

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

A LA CABANE A SUCRE



Une de nos belles sucreries québécoises.

(Cliché du C. N. R.)

**La Côte
Canadienne
du Pacifique
et la CALIFORNIE**



Suivez l'été. Allez vers ces côtes ensoleillées qui font fuir l'hiver et ses frimas, où le bruissement des feuilles forme une douce musique. Auto, golf, yacht, les scènes reposantes et les amusements de Vancouver et Victoria que vient de réunir le nouveau service maritime triangulaire du Canadien National. Ou bien allez chercher vers le sud les charmes incomparables de la Californie ensoleillée.

Pour plus de détail, s'adresser:

Office des billets, 10 rue Ste-Anne et Hôtel St-Roch,

Téléphone: 2-8200

CANADIEN NATIONAL

ADMINISTRATION:

EUDORE CARON
Président

J.-O. DUCASSE
Gérant de circulation

Melle F. DIONNE
Secrétaire

Bureau à Montréal:
5462 ESPLANADE,
Tél.: CRescent 113
M. GEORGES BELANGER
Représentant Général

LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

Le Terroir, Limitée

41, Boulevard des Alliés, -:-

Téléphone: 2-1229

REDACTION:

ALPHONSE DESILETS

Président.

G.-E. MARQUIS

Gérant.

EMILE BOITEAU, N.P.

Secrétaire.

Autres membres:

DAMASE POTVIN

J.-H. PHILIPPON

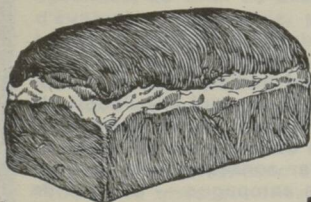
PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada: \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Un abonnement comptera pour une année entière s'il n'est pas refusé régulièrement par avis postal dès le premier numéro reçu. — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée, et adressés à 41, Boulevard des Alliés, Québec.

COLLABORATION

Tous les membres de la Société des Arts, Science et Lettres sont cordialement invités à nous fournir des articles ou des notes d'actualité: Variety is the spice of life.

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Gérant de la Rédaction: G.-E. MARQUIS, No 90, avenue Lockwell, Québec.



Boulangerie Modèle

HETHRINGTON

PAINS et
PETITS PAINS

Biscuits,
Pâtisseries, Gâteaux

GROS ET DETAIL

Livraison de ville et de
campagne

Demandez nos listes
de prix

T. HETHRINGTON

— Limitée —

358-364, rue St-Jean

Tél. 2-6636 - Québec

Sommaire

	Page
Les Sucres, par G.-E. Marquis	5
Au Soleil de Minuit	6
D'un mois à l'autre par Damase Potvin	7
Lenine, par Jacques Dumoulin	10
Le Communisme au Canada, par F. St-Pierre	15
L'écho musical et artistique, par J.-H. Philippon	19
Une histoire d'ours, par J.-B. Côté	21
Bibliographie	23
Nos pêcheries maritimes, par E. Rochette	25

La Banque CANADIENNE NATIONALE

Capital versé et
Réserve. . \$ 14,000,000
Actif. . . \$155,000,000

La grande banque du Canada français

255 succursales au
Canada. 215 dans la Pro-
vince de Québec, 12 dans
la Cité de Québec.

Filiale à Paris:

La Banque Canadienne Nationale (FRANCE)

14, RUE AUBER
PARIS

Notre personnel est
à vos ordres.

L'hygiène fait des progrès dans la province de Québec

Il y a quarante ans, un médecin de Montréal qui s'est taillé une brillante carrière dans l'exercice de sa profession et dans les affaires municipales suggéra au premier ministre de la Province de l'époque, que le temps était venu d'entreprendre une campagne pour la diffusion des notions élémentaires d'hygiène parmi notre population. Le premier ministre accéda à la demande du jeune médecin et mit à sa disposition la somme alors énorme de \$5,000. — lui recommandant de ne pas ébruiter la nouvelle, de crainte d'effrayer le public par une trop grande publicité. Tels furent les débuts du bureau d'hygiène provincial. Ils n'eurent rien de bien brillant, toutefois, le Dr Persillier Lachapelle s'entoura de compétences médicales, ouvrit un bureau à l'étage supérieur d'un immeuble, rue Saint-Gabriel, et déclencha le premier mouvement pour familiariser la population de cette province avec les règles élémentaires d'hygiène au foyer et du soin de la personne. Cette somme de \$5,000 fut par la suite inscrite au budget annuel, avec de légères augmentations de 1897 à 1920, jusqu'à ce qu'elle atteignit le montant de \$119,694 que l'on considérait un chiffre imposant pour des fins d'hygiène publique. Depuis 1920, on a tenté un effort plus considérable encore pour systématiser les services de santé dans la province. L'ancien Bureau a fait place à un semice qui a pour but d'améliorer la santé des citoyens de cette province. Les résultats sont concluants, je crois, si l'on établit une comparaison entre les chiffres de l'année 1920 et ceux de 1930. Dans le dernier budget voté par la Législature, au cours de la première session de 1930, le montant affecté à la santé publique s'élève à \$621,859. Cela indique un réveil de l'opinion publique qui se rend compte de la nécessité des méthodes préventives pour la conservation de la vie, de la santé, et il ne s'est pas élevé la moindre objection contre l'emploi de ces sommes considérables destinées aux fins d'hygiène.

PREJUGES ET ROUTINE

Il est important, je crois, que cette même population, qui montre tant d'intérêt, sache bien qu'une campagne de cette envergure ne se poursuit pas sans rencontrer des difficultés, puisque nous avons dû faire face aux préjugés courants. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire au commencement de cette campagne: Nos pères ne prenaient pas tant de soins et vécut très vieux, et on disait cela tout en oubliant les terribles hécatombes causées par la tuberculose la mortalité infantile et les maladies contagieuses. Combien de fois ne nous sommes-nous pas trouvés en face de ce que j'ai l'habitude de qualifier, et je n'ai pas changé d'opinion sur ce point, un reste de paganisme qui faisait dire aux parents et voisins, au décès d'un enfant: "Un autre petit ange". Il fallut aplanir ces objections et beaucoup d'autres encore, avant de commencer le véritable travail. Nous dirigeâmes notre attention sur deux points en particulier — la tuberculose et la mortalité infantile. Il n'y a aucune utilité à rappeler ici les ravages profonds que toutes deux firent dans le passé, ou de tenter d'indiquer l'effort requis pour les enrayer efficacement.

DISPENSAIRES ET CLINIQUES

La province de Québec reste une contrée aux familles nombreuses. Son climat un peu rude en hiver, mais sti-



L'HONORABLE ATHANASE DAVID
Secrétaire Provincial
Dans son Cabinet de Travail.

mulant et fortifiant pour la race, est parfois cruel pour l'individu. Pour les hommes et les femmes qui ont l'habitude du travail au grand air, il semble qu'ils aient abondance d'air frais et de soleil et que ces deux agents de santé ne sont pas nécessaires au foyer. Par conséquent, le premier effort, du gouvernement durant sa campagne — et celui de toutes les merveilleuses institutions qui ont été et demeurent ses collaborateurs — fut de lancer la campagne nécessaire à combattre les idées réactionnaires et démodées. Après avoir distribué des milliers de feuillets, de brochures, de fascicules, de photographies, etc., le véritable travail commença par l'entremise des dispensaires pour combattre la tuberculose, par les cliniques et les gouttes de lait. Ces dispensaires et cliniques où l'on traite les indigents ont été simplement des centres où l'on faisait subir les examens médicaux et des cellules d'éducation. Une fois que le patient avait subi l'examen médical on lui conseillait de consulter son médecin de famille, mais, même dans ce cas, il est suivi de près, au moyen des visites de l'infirmière visiteuse. En 1923, deux villes seulement de la Province de Québec possédaient de telles organisations et elles étaient indépendantes. Dans le Royal Edward Institute de Montréal et l'Institut Bruchési, que l'on ne pourra jamais remercier convenablement du bon travail qu'ils accomplirent, pendant que ce genre de recherches étaient encore à l'état d'expérimentation, tous deux recevaient les patients depuis des années, sans qu'on leur ait accordé de secours officiels. Ces deux institutions recevaient des contributions volontaires et privées. Dans la Cité de Québec, la Ligue contre la tuberculose avait ouvert un dispensaire. En ce qui concerne les gouttes de lait, ces deux villes en comptaient quelques-unes, mais elles étaient loin de répondre aux besoins, et il n'en existait nulle part ailleurs dans la province. Un octroi annuel de \$100,000 fût par conséquent mis à la disposition du service provincial d'hygiène pour une période de cinq ans. A l'expiration de ce terme, la Législature vota un montant annuel de \$75,000, pour l'établissement de dispensaires contre la tuberculose dans les diverses parties de la province et pour l'ouverture

de gouttes de lait. En moins de trois ans, on ne comptait pas moins de 21 de ces dispensaires et cliniques, y compris ceux qui existait déjà à Montréal et à Québec. De 1925 à 1929, inclusivement, 118,091 personnes subissent des examens dans les dispensaires.

TRAITEMENTS ET EXAMENS

Le nombre d'examen aux rayons X est de 77, 690, et le nombre des analyses de la salive au microscope est de 20,139: les infirmières visiteuses firent 90,320 visites à domicile, chez des familles qui comptaient des sujets tuberculeux, donnant dans tous les cas les conseils requis pour éviter la contamination et pour la plus grande protection des autres membres de la famille. Les statistiques de 1930 indiqueront une augmentation sensible du nombre de cas traités aux dispensaires et dans les cliniques. Je crois que nous sommes maintenant dans la bonne voie et notre ambition est d'obtenir des résultats tels, qu'ils permettront à la Province de Québec d'abaisser son taux de mortalité par tuberculose, lui assurant la conservation de son actif le plus précieux — la population.

UNITES SANITAIRES

En 1926, on fit une innovation dans le domaine de l'hygiène publique par la création d'unités sanitaires dans toute la province. Après la guerre, la Fondation Rockefeller ouvrit dans le département de Seine-et-Marne et de Hérault, en France, des unités semblables, avec beaucoup de succès. Comme il m'avait été donné de constater par moi-même de l'excellence de leur travail, j'en vins à la conclusion que l'expérience valait la peine d'être tentée dans la Province de Québec. Une loi fut adoptée permettant la création de ces centres sanitaires dans les districts ruraux, avec le résultat que le travail progressa plus rapidement et cet organisme peut maintenant soutenir la comparaison de ceux qui existent dans n'importe quel pays. En moins de cinq ans, 29 comtés ruraux consentirent à s'imposer des taxes spéciales, au taux de deux, trois et quatre sous par \$100.00 d'évaluation imposable, pour collaborer efficacement avec le gouvernement à l'établissement de ces centres sanitaires. Cette collaboration empressée de la part du peuple lui-même permit d'ouvrir immédiatement vingt-trois unités, donnant du service dans vingt-neuf comtés. Pour se faire une juste idée de l'importance de ces centres, il est nécessaire de citer quelques chiffres. La population totale de la Province de Québec est évaluée à 2,735,000. La population des cités et villes ayant leur organisation sanitaire propre est de 1,093,800, de sorte qu'il restait une population de 1,641,200, susceptible d'être organisée en vertu de ce système. La population actuellement dans les cadres des unités sanitaires, au 31 décembre 1930, est de 767,062 c'est-à-dire que 47 pour cent de la population susceptible de profiter du présent système est organisée, laissant une différence de 874,138 ou de 53 pour cent, qui sera organisée sous peu. Si on tient compte des demandes et des requêtes qui nous sont faites, tout nous porte à croire que, d'ici cinq ans, tous les districts ruraux de la Province de Québec seront complètement organisés. Je désire mentionner ici un fait qui ne manquera pas d'intéresser le public, — c'est que la grande majorité des conseils de comtés ruraux n'ont pas seulement accepté le principe de s'imposer une taxe spéciale pour la création de ces unités, mais qu'ils sont allés plus loin, faisant par là preuve d'un bel esprit public, en augmentant le taux de leur taxe.

Ce geste s'est accompli à notre connaissance, sans provoquer la moindre protestation, nulle part, dans les régions où le système est en vigueur. Ces organisations coûtent pour l'exercice 1929-1930 la somme de \$246,951.07 et les résultats obtenus sont tels que les hygiénistes viennent d'Europe, des Etats-Unis, de toutes les parties du Canada pour visiter ces unités, et nous devrions éprouver une certaine fierté à le dire. Le plus récent visiteur est le directeur du service d'hygiène de la Grèce.

RESULTATS

On désire peut-être savoir quels sont les résultats obtenus? Qu'il me soit permis de les énumérer en citant les chiffres suivants. Dans le comté de Beauce, en 1926, la mortalité infantile était de 121.5 et en 1929, de 87.7 par 1000 naissance. Le taux de la mortalité pour les maladies con-

tagieuses, en 1926, était de 84.4 et en 1929 de 55.3 par 100,000 de population. Dans le comté de Témiscouata, en 1926, la mortalité infantile était de 134.2 et, en 1929 de 98.7. La mortalité pour les maladies contagieuses était en 1926, de 124.5, et en 1929 de 21.6. Dans le comté de Nicolet, en 1926, la mortalité infantile était de 167.6 et en 1929 de 117.2. Le taux des décès par les maladies contagieuses était de 59.0 en 1926 et de 19.8 en 1929. On pourrait citer des chiffres semblables pour tous les autres centres ruraux où l'on organise des unités sanitaires. Il m'est sans doute permis de citer en passant le fait qu'on distribue gratuitement, par l'entremise de ces centres, des serums et des vaccins. Par exemple, au cours de notre campagne pour l'immunisation de l'enfance contre la diphtérie au moyen d'antitoxine, le personnel des unités sanitaires immunisa du 1er juin 1930 au 1er octobre dernier 36,000 enfants et cette campagne se poursuivra avec plus d'intensité au cours de la présente année.

LA LUTTE CONTRE LA TUBERCULOSE

Quelque chose de tout à fait nouveau, je crois, au Canada était mis à l'essai dans la Province de Québec, en 1928. Un système fonctionne actuellement en France, connu sous le nom de l'Oeuvre Garncher qui consiste à placer à la campagne, dans des familles en bonne santé, des enfants menacés de tuberculose si on ne les retire pas des milieux infectés. L'expérience prouve que si les enfants restent en contact avec des personnes atteintes de tuberculose, 60 pour cent d'entre eux vont contracter la maladie et que 40 de ces 60 pour cent succombent au fleau. D'autre part, les victimes de la tuberculose chez les enfants sortis de leur entourage malsain ne représente qu'une proportion de moins de un pour cent. Il est par conséquent logique de conclure que, le plus il sera possible d'éloigner de ces enfants, avec le consentement des parents, du milieu où ils sont en danger, plus vite il sera possible aussi d'enrayer les ravages de la plus terrible maladie qui affecte la Province de Québec à l'heure actuelle. Cette oeuvre atteint un double but. En premier lieu, on livre la lutte à la tuberculose dans son chateau fort et, en second lieu, les enfants sortis de la ville et élevés sur la terre, comprenant qu'ils ont recouvré la vie à la campagne, garderont plus d'attachement pour le sol. Déjà plus 150 enfants sont ainsi placés à la campagne dans des familles en bonne santé et devoués.

HOPITAUX ET INSTITUTIONS DE CHARITE!

Jusqu'à présent nous nous sommes efforcés d'exposer très brièvement, en tenant compte de la complexité du travail, la part des oeuvres préventives. On ne pourrait pas non plus s'attendre, et l'on ne s'attend pas, à ce qu'une campagne, si sérieuse et si intense soit-elle, fasse disparaître complètement tous les maux et toutes les maladies, et il nous faut encore penser à ceux qui sont affligés et dont l'état réclame des soins dans les hôpitaux et autres institutions. En 1920, les institutions charitables et philanthropiques de la Province de Québec reçurent du gouvernement la somme de \$78,000. Au cours de l'année fiscale institutions de toute sorte se partagèrent \$2,738,608.70. Au cours des neuf années où cette loi fut en opération \$13,270,761.70 furent distribués dans cette province. Les intérêts et le fonds d'amortissement pour rencontrer les obligations des institutions construites depuis 1924 s'élevaient au cours du dernier exercice financier à \$417,104.88, ce qui représente la contribution du gouvernement pour la construction d'institutions évaluées à plus de \$12,000,000 et ouvertes aux malades, aux indigents et aux vieillards.

* * *

Ces faits convaincront, je crois, la population de la Province de Québec que le gouvernement s'est bien pénétré de la vérité politique tout aussi bien qu'économique de cette parole Disraeli, — souvent répétée, mais qu'on ne répétera jamais trop — à savoir "que la première pensée des hommes d'état doit être pour la santé publique." Nous allons, par conséquent, continuer notre travail, dans l'espoir que ceux que nous représentons conviendront que nous nous efforçons de faire notre devoir. Mais, en même temps, qu'il soit permis de rappeler à la population de la Province de Québec toute entière que seule la coopération sincère et intelligente de tous les citoyens peut aider à mener à bonne fin, une entreprise d'une telle envergure.

REDIGER son TESTAMENT

est la chose la plus importante de la vie

Avez-vous pensé au vôtre?

Consultez-nous

Société d'Administration et de Fiducie

Administratrice et fiduciaire

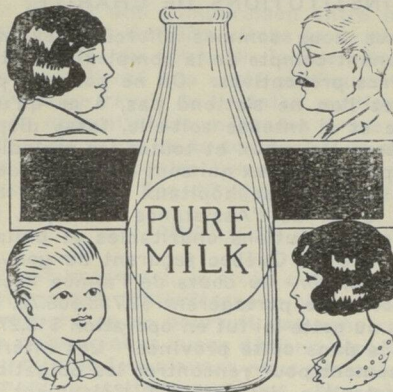
5 est, rue St-Jacques, - MONTREAL

72, Côte de la Montagne, - QUEBEC

IMMEUBLES CREDIT FONCIER

FRANCO-CANADIEN

LE LAIT PUR



de saveur douce et agréable, est le bien des enfants, pourvu qu'il soit

**CLARIFIÉ
ET**

PASTEURISÉ

Protégez votre famille et tous ceux qui vous sont chers en demandant toujours la

MARQUE

FRONTENAC

LAIT, CREME,

BEURRE,

CREME GLACEE

Fournisseurs de la Goutte de Lait et du Château Frontenac.

La Laiterie Frontenac Limitée

142, de l'Église,

QUÉBEC

Tél. 7175 - 7176

LITTERATURE CANADIENNE

Notre maison portant une attention toute spéciale à la Littérature canadienne possède le rayon le mieux organisé en librairie concernant les Oeuvres des auteurs de Chez-Nous. Elle a édité un catalogue de livres canadiens qu'elle fera parvenir sur demande à tous les fervents des Oeuvres du Terroir.

La Semaine Missionnaire de Montréal. Volume de 300 pages illustré de plus de 50 photographies de l'exposition missionnaire. La lecture de ces pages fera connaître l'oeuvre admirable accomplie par les différentes familles religieuses missionnaires dans les pays des Missions.

Volume in-8o, broché, **Prix franco** \$1.00

Auclair, abbé Elie J.- le curé Labelle. En même temps qu'il nous offre la biographie du curé Labelle, M. l'abbé Auclair nous fait l'histoire de cette vaste et belle région du nord de Montréal qui s'est ouverte à la colonisation et au progrès grâce au zèle patriotique de M. Labelle.

Volume grand in-8o de 272 pages avec quelques illustrations, pleine reliure toile. **Prix**50

Bernier, J. A.- On vend du Bonheur. Près de soixante petits chapitres d'une lecture agréable, d'une philosophie surprenante d'où se dégagent maintes précieuses leçons.

Volume in-12 de 193 pages, broché.

Prix franco80

Desrosiers, L.-P.- Nord-Sud. Roman. Dans cet ouvrage l'auteur présente au public avec Nord-Sud un roman historique. C'est même plus que cela: c'est un document authentique.

Volume in-12 broché. **Prix** 1.00

Gaspé, Phil. A. Mémoires. Ces récits d'une charmante simplicité, d'une originalité touchante nous éclairent d'une façon curieuse sur la vie, les moeurs et les occupations de nos ancêtres.

Deux volumes grands in-8o de 358 pages chacun avec illustrations. Prix des deux volumes, brochés.

Franco \$1.65

Goyette, abbé A.- La Fille Aîné. Roman d'une haute portée morale. Volume in-12 de 352 pages avec illustrations, pleine reliure toile. **Prix** . . .50

Rousseau, Edmond.—Les Exploits d'Iberville. Sous forme de roman, l'auteur de cet ouvrage présente à ses lecteurs une compilation de pages historiques inspirées par nos historiens Garneau et Ferland. Volume in-8o de 230 pages avec illustrations, broché. **Prix franco**70

GRANGER FRÈRES

Limitée

LIBRAIRES, PAPETIERS, IMPORTATEURS

32, Notre-Dame, Ouest,

Montréal

Bureau 2-7595 Développement, Impression
Téls.: Rés. 2-1011 et Agrandissement

W. B. EDWARDS

PHOTOGRAPHE COMMERCIAL

225, rue St-Jean et 9 rue Buade - QUEBEC

Photographie panoramique Illustration de catalogue

Téléphone: 2-1925

Louis A. Pouliot, C.R., LL. D. Alfred Nadeau, C.R.

POULIOT & NADEAU

AVOCATS

BARRISTERS & SOLICITORS

93, rue St-Pierre,

QUEBEC

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUEBEC

Vol. XII No. 10

— BUREAU, 41, Boulevard des Alliés, QUEBEC —

Mars 1931

LES SUCRES

Avril est le mois du sucre et du sirop d'érable.

C'est une industrie nationale, ou plutôt, à bien dire, québécoise.

Les sucriers de chez nous, une vingtaine de mille, ont hâte au printemps.

Dès le milieu de mars, ils vont, avec des boeufs, battre les chemins qui permettront de "courir" les érables.

Puis, au foyer, l'on va quérir, au hangar ou dans le grenier, les ustensiles qui serviront à la fabrication du sucre et du sirop, pour les laver, les recurer, les frotter, afin qu'ils paraissent "flambant neufs".

Le bois de corde destiné à faire "bouillir" a été coupé à l'automne et entassé dans un appentis attendant à la "cabane à sucre".

Un bon matin, le soleil se lève brillant et Baptiste a quelque peine à calmer l'ardeur des "petits gars" qui sont "parés" à monter à la "cabane" avec Pateau, le gros chien de garde attelé à une traîne sauvage.

L'on entaille de bonne heure après le "train", afin de pouvoir marcher sur la "crou-te" qui porte sans raquette.

Pendant que le père choisit l'endroit où pratiquer l'incision, les "jeunesses" apportent les chalumeaux et les chaudières.

Dès 9 heures, si le vent n'est pas trop froid, l'on entend les gouttes de sève tomber dru dans le fond des chaudières, en produisant différents sons métalliques, comme les notes d'un xolophone.

Nous n'entrerons pas dans les détails de la fabrication, car ils sont connus de tout le monde.

Quiconque n'a pas encore été à la "cabane" ignore une des douces joies des coutumes québécoises.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur fournissant quelques statistiques à ce propos.

QUEBEC

<i>Erables entaillées</i>	20,000,000
<i>Nombre de sucriers</i>	20,000
<i>Sucre fabriqué (lbs) (1930)</i>	7,576,000
<i>Sirop fabriqué (lbs) (1930)</i>	1,538,000
<i>Ensemble, en sucre (lbs)</i>	23,000,000
<hr/>	
<i>Valeur du sucre</i>	\$1,212,000
<i>Valeur du sirop</i>	\$2,399,000
<hr/>	
<i>Total</i>	\$3,611,000

Le gouvernement de la Province a établi, en 1926, une fabrique à Plessisville où l'on reçoit des millions de gallons de sirop, lequel est mis à point et lancé sur le marché dans des canistres de belle apparence.

Une autre fabrique du genre sera bientôt en opération à Vallée-Jonction, dans la Beauce.

De 1921 à 1929, le prix du sucre a plus que doublé : de .08 la lbs, il est monté à .17. Toutefois, l'année dernière, la concurrence des acheteurs américains s'étant un peu calmée, le prix moyen de vente, sur le marché, retomba à .12 la lbs. A remarquer que les produits sortis de la fabrique de Plessisville, en 1930, ont rapporté, en moyenne, .17 la lbs aux producteurs.

Mais laissons là tous ces calculs et organisons-nous pour aller bientôt à la cabane "lécher la palette" et rapporter un "cassot de tire" ou un "cornet de sucre" pour les enfants, pendant que les célibataires, eux, n'oublieront pas de présenter, au retour, un beau "coeur de sucre" à leur "blonde".

G.-E. MARQUIS.

"Au Pays du Soleil de Minuit"

L'Université de Montréal organisera cette année un voyage jusqu'en Alaska.

DU 8 AU 31 JUILLET.

Après avoir organisé, pendant six étés consécutifs et chaque fois avec grand succès, un voyage de vacances à travers le Canada, l'Université de Montréal a décidé cette année de mettre un nouvel élément d'intérêt dans son excursion transcontinentale annuelle en prolongeant l'itinéraire jusqu'en Alaska et au Yukon. Cette nouvelle, qui ne manquera pas de susciter un très vif intérêt parmi les Canadiens-français qui voyagent pour leur agrément et qui ont été en mesure d'apprécier l'oeuvre éducative poursuivie par l'Université de Montréal dans ce domaine, est annoncée par le recteur Mgr A. J. V. Piette. On nous apprend en même temps que M. Augustin Frigon, directeur de l'Enseignement Technique de la province de Québec et des Etudes à l'Ecole Polytechnique, laquelle est affiliée à l'Université de Montréal, aura la direction générale de cette magnifique randonnée.

Comme par les années passées, l'Université a confié au Pacifique Canadien l'organisation de son voyage. Celui-ci commencera le mercredi, 8 juillet et durera exactement 23 jours, les excursionnistes revenant à Montréal le vendredi 31 juillet. C'est seulement deux jours de plus qu'il n'en fallait pour faire le voyage jusqu'à Vancouver et Victoria seulement. Tous ceux qui rêvaient de visiter un jour ces régions lointaines du "Soleil de Minuit", auront ainsi l'avantage de le

faire dans des conditions tout à fait agréables et peu coûteuses.

Le voyage de Montréal à Vancouver se fera par un train spécial du Pacifique Canadien. De Vancouver et Victoria, les excursionnistes se rendront à Skagway à bord d'un luxueux vapeur du Pacifique Canadien, longeant sur un parcours de 1,000 milles les côtes pittoresques de la Colombie Britannique et de l'Alaska. A Skagway, un train spécial les amènera jusqu'au Yukon en passant par la White Pass, fameuse lors de la ruée des chercheurs d'or vers le Klondyke en 1898. Au retour, les excursionnistes feront une autre croisière de deux jours sur les Grands Lacs, de Fort William à Port McNicoll. Les principaux points visités en cours de route seront Winnipeg, Calgary et Edmonton dans les Prairies; les célèbres villégiatures de Banff et Lac-Louise, dans les Rocheuses; Vancouver et Victoria, Prince-Rupert, Wrangell, Ketchikan, Juneau et Skaway sur le littoral ouest de la Colombie Britannique, et de l'Alaska.

Le parcours total de cette excursion intéressante et instructive sera de près de 9000 milles. Mais le soin avec lequel le voyage est organisé, ainsi que le luxe du convoi spécial et des bateaux mis à la disposition des excursionnistes par le Pacifique Canadien, seront pour eux une assurance de parfait confort.

D'UN MOIS A L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

Notre ville aura, enfin, bientôt, dans quelques mois, son Monument National et, alors, quand ce voeu unanime, formulé depuis déjà si longtemps, par toute la population intellectuelle de la ville, sera réalisé aura disparu la vieille Halle Montcalm que le pic des démolisseurs a commencé à attaquer; attaque cependant bien légère, puisqu'il ne s'agit que d'une simple transformation. Au lieu d'un marché on fera de l'immeuble actuel, grâce à la somme de \$200,000, votée à cette fin, un édifice à l'usage des sociétés intellectuelles, patriotiques et sociales, contenant une salle de conventions, de conférences, de concerts et la bibliothèque de l'Institut Canadien; enfin, le Monument National que rêve depuis des années et des années l'élite intellectuelle de Québec. On vendra désormais, ailleurs, les viandes et les vieux meubles destinés aux enchères publiques du printemps. Ici maintenant, les travaux de l'esprit.

La Halle Montcalm date de 1877. Elle est située, comme l'on sait, dans l'un des plus beaux endroits de la Haute Ville et d'une façon telle que sans détruire rien de ce qui l'environne, on peut aménager autour un parc superbe. Le terrain où s'élève cet édifice, appartenait autrefois au gouvernement fédéral. C'était une partie du terrain des fortifications et l'on en avait disposé, jusque là, que pour fins militaires. En 1874, le conseil municipal de Québec décidait de s'adresser à Ottawa, pour lui demander la cession des terrains nécessaires à la construction d'un marché. C'est la première mention du Marché Montcalm que l'on trouve dans les archives municipales. La réponse du gouvernement fédéral fut favorable. A sa séance du 24 juillet 1874, le conseil municipal approuvait un ordre en conseil signé par le gouverneur général, accordant à la cité à titre de bail, divers terrains du gouvernement fédéral et ces terrains étaient précisément ceux sur lesquels la Halle Montcalm devait être construite. Le document avait reçu la sanction vice-royale, le 17 juin 1874. Chose assez curieuse, l'on n'a jamais pu retrouver cet ordre en conseil, quelques recherches que l'on ait faites dans la suite, pour réaliser trois projets qui ont été conçus depuis pour la transformation de la Halle Montcalm. En effet, en 1924, le Canada Hotel chercha à obtenir une option sur la Halle Montcalm, avec l'intention d'y construire un hôtel. Il fallait obtenir l'ordre en conseil qui stipulait que les terrains avaient été cédés à la cité de Québec, et 1874 et malgré les plus actives recherches, l'on ne put jamais retrouver ce document. Cependant, quand le conseil de ville eut décidé, en 1874, de construire un Marché, cela ne voulut pas dire que l'édifice s'élèverait immédiatement. Comme aujourd'hui, les choses ne se passaient pas aussi vite. On nomma une commission et ce n'est qu'en janvier 1875, que la construction de la Halle fut décidée et, après bien

des démarches et des pourparlers. C'est en 1877, que comité des marchés décida d'accorder aux bouchers les premiers baux, l'édifice étant suffisamment avancé alors. Depuis, la Halle Montcalm est venue prête d'être démolie à trois reprises. En 1924, lorsque la Compagnie Hotel Canada prit une option sur les terrains; une couple d'années plus tard, quand on parla de vendre le terrain à une compagnie de magasins à chaîne et, enfin, en 1930, quand il s'est agi d'un projet de Forum. Cette fois, c'est bien décidé. La Halle Montcalm va disparaître et les travaux de sa transformation radicale, nous le répétons, sont commencés.

* * * *

Tous les Québécois ont encore présentes à la mémoire, les inoubliables manifestations religieuses qui ont marqué le premier congrès marial canadien qui eut lieu au mois de juin 1929 à Québec. Au lendemain de ces grandes fêtes, la population entière, non seulement de la Ville de Québec, mais du district en entier, souhaitait que se renouvelassent le plus tôt possible, ces pieuses et solennelles manifestations. Ce voeu va se réaliser, car les autorités religieuses diocésaines viennent de fixer au mois de juin prochain, le second congrès marial canadien dont le programme se déroulera, non plus cette fois à Québec, mais à Sainte-Anne de la Pocatière, encore une fois dans notre district.

La série de ces fêtes mariales est donc, doit-on présumer, solidement établie comme celle des congrès eucharistiques. C'est une nouvelle phase qui se manifeste dans le trois fois séculaire culte de la sainte Vierge, entrete nu au Canada. Car il ne s'agit pas, chez nous, comme en pays protestant, depuis quelques années, d'un retour à la sainte Vierge, mais de la continuation d'une dévotion qui, depuis la naissance de notre pays, n'a cessé de grandir et de s'épanouir.

Car la Nouvelle-France aurait-elle été digne de son nom si, dès le commencement, la dévotion à la sainte Vierge n'y avait fleuri et n'y avait pris un puissant essor?

Un saint homme est mort tout dernièrement à Québec qui, lors du congrès marial de 1929, a fait un remarquable historique du culte de la sainte Vierge au Canada, de Jacques Cartier jusqu'à nos jours. Nous voulons parler du regretté chanoine H.-A. Scott, à qui nous devons plusieurs oeuvres historiques de première valeur.

A l'occasion du premier congrès marial canadien, il a développé les principales manifestations mariales canadiennes enregistrées au long de notre histoire et qui font voir les raisons de ce culte pieux, voué chez nous à la Mère de Dieu. Voici quelques-uns des grands événements de l'histoire de cette dévotion qui

ont abouti à l'institution toute récente du congrès marial :

La pieuse cérémonie des bords de la rivière Saint-Charles, pendant le désastreux hivernage de Cartier, en 1535-36;

L'arrivée des Récollets en 1615, avec la dévotion de leur ordre à l'Immaculée Conception et à Notre-Dame des Anges;

La construction de la chapelle de Notre-Dame de la Recouvrance par Champlain, en 1633;

L'établissement par les Jésuites, en 1657, de la Congrégation de la Sainte Vierge pour les hommes;

La construction, commencée en 1688, de la petite église de la basse ville, dédiée d'abord à l'Enfant-Jésus, puis à Notre-Dame de la Victoire, et devenue Notre-Dame des Victoires, en 1711;

La fondation, en 1642, de la Ville de Marie, Montréal; l'établissement de la Congrégation de Notre-Dame et la construction, en 1675, par la Mère Marguerite Bourgeoys, du pieux et renommé sanctuaire de Notre-Dame du Bon Secours;

Le choix que fait en notre pays, la sainte Vierge elle-même, d'un lieu qui paraît bien être le théâtre de ses miraculeuses faveurs : le sanctuaire du saint Rosaire au Cap de la Madeleine.

Naturellement, bien d'autres faits relatifs au culte de Marie, ont pris place autour de l'un ou l'autre de ces grands événements.

* * * *

Nos historiens ne sont pas trop nombreux. Aussi, est-il de notre devoir de saisir toutes les occasions pour les signaler à l'attention du grand public, surtout quand trop tôt la mort vient nous les arracher. Sans compter plusieurs de nos grands historiens classiques, Québec a eu bon nombre de ces hommes qui, passionnés de notre histoire, ont passé leur vie à fouiller dans nos poussiéreuses archives, pour apporter leur pierre à l'humble monument historique que nous possédons déjà et qui nous fait très grand honneur.

Parmi ces derniers, nu n'eut plus de valeur que M. le chanoine H.-A. Scott, dont nous venons de rappeler une oeuvre et dont la mort est survenue le 23 janvier dernier, à l'âge de 72 ans, à la suite d'une intervention chirurgicale dont on avait espéré l'heureuse issue, mais qui a malheureusement privé le monde intellectuel du Canada français, d'un pasteur aussi saint que dévoué, d'un grand théologien, d'un historien d'une valeur incontestable. C'était donc une perte très douloureuse pour la nation entière.

M. le chanoine H.-A. Scott fut un saint pasteur aussi dévoué au salut des âmes qu'il fut chercheur bien informé, homme de doctrine philosophique, penseur et théologien.

Mais, c'est en sa qualité d'historien, de chercheur, d'antiquaire consciencieux, toujours soucieux d'aller au plus profond des sources, que nous aimons à le rappeler à la mémoire de nos compatriotes toujours trop oublieux. Les recherches historiques ont toujours attiré le chanoine Scott. Il passa sa vie entouré de livres bien choisis, surtout dans les maîtres de l'histoire, de l'art et de la pensée. Il étudia avec passion notre "écrain de perles ignorées", puis il se mit à communiquer à ses compatriotes le fruit de

ses recherches et de ses études. Il avait commencé, ce qui était naturel et logique, par étudier l'histoire paroissiale de Sainte-Foy, dont l'autorité religieuse lui avait donné la direction spirituelle, voilà trente-sept ans. Il s'y était tout aussitôt attaché de tout son coeur et de toute son âme. Son premier ouvrage : "Une paroisse historique, Notre-Dame de Sainte-Foy, histoires civile et religieuse d'après les sources", est le modèle des monographies paroissiales. Cela peut équivaloir, sur la rive nord, à l'histoire de la Seigneurie de Lauzon, de feu Edmond Roy, pour la rive sud. Malheureusement, ce premier ouvrage du chanoine Scott est resté inachevé. Le deuxième volume de "Une Paroisse Historique" n'est pas encore paru. Espérons que des mains pieuses sauront le compléter et le publier un jour.

Mais, tout en préparant ce volume, le chanoine Scott se livrait à d'autres travaux d'histoire. En 1919, il publiait un intéressant ouvrage intitulé "Les Grands Anniversaires." Enfin, pas plus tard que l'année dernière, il faisait paraître un troisième ouvrage dans lequel il donnait des preuves d'une érudition historique consommée. Cet ouvrage a pour titre : "Nos Anciens Historiographes et d'Autres Etudes d'Histoire Canadienne." Plusieurs de ces études sont des mémoires préparés pour la Société Royale du Canada dont le regretté chanoine Scott était membre depuis 1917. Mais, il serait trop long d'énumérer tous les travaux du regretté disparu : études, articles, conférences, discours, etc. Toute son oeuvre mérite à leur auteur, la reconnaissance de la nation.

* * * *

Un autre grand mort.

S. G. Mgr Emile Grouard, évêque d'Ibora, qui vient de mourir à Grouard, Alberta, à l'âge de 91 ans dont soixante-dix d'apostolat, était un ancien élève du grand séminaire de Québec. Les annales du Petit Cap — où se trouve la maison de campagne des messieurs du séminaire, — font mention de vacances qu'il passa en cet endroit en 1861. L'ancien Vicaire Apostolique d'Arthabaska a laissé un souvenir durable de son passage en cette maison historique. Un rocher bien connu du Cap Tourmente fut baptisé du nom de Rocher Grouard.

"Yaltri-Ba-Da-Ra-Shlan"... le "prient à la belle barbe, — comme l'ont appelé, plus tard, les sauvages de l'Ouest, — était venu de France avec S. G. Mgr V.-J. Grandin, qui venait d'être sacré évêque et qui était le petit cousin du jeune abbé Grouard. Ce dernier était fait sous-diacre en 1862 et, peu après diacre. En 1862, Mgr Taché appelait l'abbé Grouard à Montréal. Il fut ordonné prêtre la même année à Boucherville. Il avait quitté Québec avec regret. A Montréal, avant de partir pour Saint-Boniface, il avait visité la ville en compagnie de Louis Riel qui était alors au Collège de Montréal.

On connaît la longue vie apostolique de ce sublime apôtre qui, à l'âge de 85 ans était aussi intrépide et aussi ardent que jamais parcourant son immense diocèse en raquettes, en traîneau, en canot, ou encore sur son vieux cheval "Bidet"; qui, pendant soixante-dix ans, fut partout, dans l'Ouest canadien, apportant avec lui les paroles qui consolent et l'espérance qui élève les coeurs. Car Mgr Grouard fut l'âme de cet-

te terre nord-canadienne qu'il a parcourue en tous sens, défrichant les forêts, traçant les routes, amenant sur les fleuves du pays du blé le premier bateau, faisant tourner le premier moulin. Tous les indiens étaient ses enfants. Ils le vénéraient, l'admiraient, l'appelaient.

Plusieurs générations d'écoliers canadiens-français de la province de Québec ont connu le grand apôtre de l'Ouest, notamment, au cours des conférences qu'il vint donner dans nos collèges, quelques années après les débuts de son apostolat dans l'Ouest canadien.

Et puis, quel autre souvenir!... que l'on n'a pas encore évoqué, croyons-nous, à l'occasion de la mort du grand apôtre!

En 1825, le gouvernement de la République Française chargeait un jeune écrivain de France, Louis-Frédéric Rouquette, — mort deux ans après, en 1927, — qui était déjà classé parmi les meilleurs écrivains nordiques, d'aller accrocher, en son nom, sur la poitrine de l'évêque d'Ibora, la croix de la Légion d'Honneur. On célébrait, cette année-là, le soixantième anniversaire de la vie apostolique de Mgr Grouard. La citation était la suivante : "Venu au Canada en 1860, il y a toujours résidé depuis; a fait connaître et aimer le nom de la France en Alberta, et jusqu'aux extrémités du nord; une foule de noms géographiques sont français, grâce à lui; prêtre zélé, missionnaire infatigable, navigateur, géographe, explorateur, bâtisseur de villes, architecte, peintre, compositeur, écrivain, agriculteur, il est à quatre-vingt-cinq ans, le pionnier le plus intrépide du Grand Nord.

"Il a recueilli les orphelins et les orphelines dans les institutions françaises, fondées par lui, a sauvé la vie à Mgr Clut en une circonstance mémorable; a protégé, au péril de sa vie, des femmes indiennes exposées aux brutalités de leurs maris, a soigné les malades et consolé les agonisants, a publié des livres sur la religion en huit langues indiennes".

Et Louis-Frédéric Rouquette raconte : "Au nom du Président de la République, en vertu des pouvoirs qui me sont confiés... j'ai prononcé ces paroles sacramentelles, le cœur à la fois glorieux et humilié d'avoir à épingler, moi, journaliste errant, sur cette poitrine magnifique, la croix des hommes auprès de celle de Dieu".

En effet, quel souvenir!

* * * *

L'ameublement joue un grand rôle dans la vie d'un homme surtout quand l'on commence à vieillir et que, partant, l'on devient plus homme d'intérieur. Alors, l'on veut avoir un "chez soi" confortable et à son goût. L'homme l'apprécie quand, fatigué, déprimé par la "struggle for life" de la journée, il arrive de ses affaires. Trouvant son intérieur reposant, il lui semble plus conforme à sa nature. Il aime alors la bonne disposition des meubles et la façon dont se répand la lumière dans les pièces quand elle est bien distribuée.

Telle est la réflexion que nous nous faisons l'autre soir au sortir d'une jolie et intéressante conférence faite sur l'ameublement moderne par M. Jean-Marie Gauvreau, professeur à l'École Technique de Montréal et qui a fait plusieurs années d'étude dans l'art décoratif en France.

M. Gauvreau avait parlé sous les auspices de la So-

ciété des Arts, Sciences et Lettres de Québec et sa conférence a produit une très agréable impression.

Comme dans le domaine de l'architecture, nous ne sommes guère particuliers sur les questions de l'ameublement de nos intérieurs. Nous nous meublons passablement à la diable comme nous construisons, sans souci des styles les plus élémentaires. Aussi, arrivons-nous, dans l'un comme dans l'autre cas, à des résultats véritablement disgracieux. Le conférencier de l'autre soir nous a fait voir quelques-uns de ces résultats de même que ceux que l'on peut constater, d'un autre côté, avec un peu plus de goût en mariant l'esthétique avec le confort.

A ce sujet, l'on ne saurait qu'approuver ceux qui, depuis quelques années, veulent mettre à la mode nos vieux meubles canadiens. Pauvres vieux meubles, ils ont été bien méprisés, honnis parfois, mais on reconnaît, aujourd'hui, qu'ils avaient des qualités de confort et de solidité, même de grâce, que sont loin de présenter les joujoux que l'on nous présente aujourd'hui sous forme de meubles. Nos vieux meubles reviennent à la mode dans les maisons cossues où on les trouve beaux, riches, somptueux même. Il est vrai qu'il entre dans ces nouveautés une très forte dose de snobisme, mais tant mieux! Le snobisme, pour une fois, a de bons résultats. Il est vrai que c'est dans les villes que nous constatons les bons effets de ce côté du snobisme. Dans les campagnes, on est porté, au contraire, à acheter des meubles fins et délicats pour remplacer les bonnes et solides pièces du mobilier qui vient des ancêtres. Ces bons vieux meubles de la famille, quand, trop vieux, on ne les détruit pas, on les entasse dans les greniers ou les hangars où on les oublie pendant des années.

On les oublie jusqu'au jour où un amateur étranger de meubles antiques apprendra, par hasard, qu'ils dorment là, sous la poussière et les débris de toute nature. Il les fera exhiber à la lumière et offrira à leur propriétaire un prix dérisoire que l'on acceptera avec une joie visible. L'acheteur serait, souvent, disposé à mettre sur tel meuble n'importe quel prix pour l'obtenir. Mais on est trop heureux de s'en débarrasser pour ce que l'on demande d'abord. Autrement, tôt ou tard, le vieux meuble était condamné à devenir du bois de chauffage.

LA BENEDICTION DES ERABLES

Comme au temps des aïeux, dans nos érablières,
Sous les regards du ciel aujourd'hui caressants,
O Prêtre, vous venez réciter des prières
Et faites comme alors le geste bénissant!

Le zéphir et l'oiseau, symphonistes passants,
Mêlent les hymnes frais de leurs voix printanières
A vos rites sacrés. La vapeur sucrière
De l'eau blonde qui bout s'élève — étrange encens. —

La sève coule dru de l'aubier des érables.
Pour nous autres, témoins, ces instants mémorables
D'une fête nouvelle ont l'exquise douceur.

Gloire à vous qui priez, comme au temple, en un livre
Dans les bois de chez nous où vous faites revivre
Un tableau de naguère en toute sa grandeur!

Mlle Z. GAUTHIER.

LENINE

Par M. Jacques DUMOULIN, avocat.

Il est des noms évocateurs qui ont le don de symboliser toute une période historique, c'est le cas pour Napoléon, ou encore une oeuvre individuelle de haut relief et c'est, entre autres, le cas de Bismarck. L'existence intime de ces deux puissantes personnalités, pour ne citer que celles-là, leurs méthodes de travail, leurs tendances, impulsions et réactions, le jeu de leurs individualités mentales et physiques, sont connus en détail. Oserai-je dire que l'intérêt passionné, l'admiration, l'amour même, qui ne cessent d'auréoler la mémoire de ces grands hommes pourraient bien, en dernier analyse, tenir un peu à ceci que leur action ne se serait point écartée périlleusement des sentiers battus de l'idéal nationaliste et de l'ordre conservateur.

Par un même sentiment, le nom de Lénine, cinquant comme un coup de fouet, mot fatidique qui inflige à nos regards terrifiés l'aspect du gouffre révolutionnaire où flambent la haine sociale et l'anarchie, nous paraît un défi jeté à la civilisation. Aussi, un double mouvement d'horreur et de crainte nous détourne-t-il de l'être qui, avec une énergie féroce, tenta de substituer la tyrannie anonyme des masses à l'initiative personnelle sous le contrôle de la morale.

Preuve additionnelle et consolante que l'estime beaucoup plus que l'antipathie conditionne l'intérêt posthume suscitée par toute vie en marge de l'ordinaire. Je compte que vous ne m'en voudrez pas trop d'avoir surmonté cette instinctive répulsion pour excursionner à travers les pages relativement peu connues de la vie du dictateur rouge, et résumer les étapes, tour à tour patientes et fiévreuses, de son ascension vers le Kremlin moscovite, sur lequel plane toujours une nuée grosse de menaces et qui n'est rien autre que l'âme de Lénine.

* * * *

Cette entrée en matière, marquée d'un peu d'emphase, je le sens, me ramène au 10 avril 1870. En cette journée printanière où le steppe russe achevait de secouer sa carapace hivernale, l'inévitable cortège de parents et d'amis, munis des cadeaux d'usage et de ces formules médicales prisées des commères, entoura joyeusement le chevet de Maria Alexandrovna Oulianof. Cette digne femme, au tempérament enjoué, posait, ce jour-là un acte qui mit en branle ses domestiques et les cloches de l'église voisine. Vous avez compris la nature de l'évènement. Le fils qui venait de naître, troisième enfant d'une famille dont le chiffre s'éleva à cinq, reçut au baptême les prénoms de Vladimir Ilitch. L'officiant de Sirbirsk, petite ville échelonnée sur la rive droite de la Volga, prédit au marmot qu'il était appelé à devenir, selon le verset rituel, une lumière de la foi orthodoxe et un feu dévorant allumé contre l'hérésie. A quelques divergences près, le dernier membre de cette glorieuse prophétie ne laissa point de se réaliser.

Le père du nouveau-né, Ilia Nicolaiévitch, remplissait les honorables fonctions de directeur des écoles rurales du gouvernement de Simbirsk; fonctions entraînant l'élévation du titulaire au rang nobiliaire.

Dans le fait, cette distinction administrative n'était pas prise au sérieux, et l'ambiance familiale du petit Vladimir en fut une de bourgeoisie cossue, élégante même et cultivée.

Milieu assez frondeur aussi, car M. l'inspecteur dissimulait ses tendances démocratiques, assaisonnées d'une pointe de nihilisme, tout juste autant qu'il fallait pour ne pas alerter la police impériale.

L'autorité d'alors, rigoureuse pour l'étudiant, se préoccupait peu, chose singulière, des opinions privées du personnel gouvernemental.

Jamais on n'intervint à l'occasion des parlottes politiques auxquelles servait de théâtre le confortable foyer des Oulianof. D'ailleurs, les sympathies radicales d'Ilia Nicolaiévitch, se rachetaient par une foi religieuse que ses biographes disent sincère.

Je me permets de hasarder que ce fonctionnaire avancé, admettait Dieu, croyait au budget providence et très peu au Czar.

S'il n'y avait eu aucun intermédiaire entre le père et Vladimir Ilitch, il se pourrait que l'éclosion de sa mentalité s'en fut favorablement ressentie. Par malheur, un frère aîné, Alexandre, se trouvait entre les deux.

Alexandre, en visionnaire qu'il était, brouillait d'exagération les idées paternelles, et le cadet avalait toute crue la décoction mystagogique que lui servait l'autre.

L'indigestion se produisit quand Vladimir eut ses seize ans. Un jour, il arracha de son cou la petite croix d'or, qu'il portait comme tous ses compatriotes croyants, et la jetant sur le sol, cracha dessus.

De cette manière s'éteignait le flambeau orthodoxe espéré naguère par le pape de Simbirsk.

Inscrit très jeune au gymnase de sa ville natale, le futur dictateur y fit un excellent élève, premier de sa classe, fort en thème, appliqué, studieux, bienséant. Une fiche de surveillance scolaire ajoute qu'il avait les cheveux soigneusement peignés et les mains propres. Que voulez-vous, un enfant ne saurait tout avoir.

L'année 1886 vit le fonctionnaire démocrate qu'était Oulianof père fermer ses yeux à la douce lumière du jour, selon la métaphore chère aux poètes grecs. Je présume qu'il aura été le dernier de sa lignée à prendre place dans le vieux paradis bourgeois car, depuis lors, le fiston a singulièrement remodelé ces retraites posthumes.

Au lendemain de ce deuil, l'aîné, Alexandre, suivi de sa soeur, Anna, s'en fut à Saint-Petersbourg où tous deux devaient suivre les cours à l'Université.

Demeuré avec sa mère dans la spacieuse résidence de Simbirsk, le jeune Vladimir Ilitch n'en subit pas moins l'ascendant d'Alexandre, qui avait partie liée

avec tout ce que la capitale comptait d'intellectuels révolutionnaires.

Dès les premiers jours de mars 1887, les Oulianof restés aux bords de la Volga, apprirent une terrible nouvelle. Le 1er mars, une tentative d'assassinat perpétrée contre le tsar Alexandre III avait eu pour instigateur principal Alexandre Oulianof. Anna était détenue en prison préventive.

La mère, affolée de douleur, se rend aussitôt à St-Pétersbourg afin d'intercéder pour ses enfants. Si elle y gagne la libération conditionnelle de sa fille, que l'on renvoie dans une propriété de famille aux environs de Kazan, elle ne peut empêcher que son fils ne subisse la peine capitale, la pendaison, dans la geôle de Schlüsselbourg.

Il va de soi que ce drame réagit fortement dans l'âme déjà révoltée du cadet. Je ne sais s'il prononça alors quelque voeu formidable de vengeance, et j'en doute, car jamais Lénine ne céda à l'emphase inutile. L'on peut croire, toutefois, que l'image du frère supplicié incitera le futur arbitre des existences à paraphraser sans remords les listes de proscription qui amèneront des milliers de victimes à tâter de la corde fatale. Rien mieux que la haine ne produit de plantureux intérêts.

Quelques mois après cette catastrophe, Vladimir Ilitch termine ses études, décroche les premiers prix, la médaille d'excellence, tout en or comme la petite croix que vous savez, et la mention suivante : — "très doué, constamment appliqué, Oulianof a été le premier dans toutes les classes. Ni au gymnase, ni ailleurs, il n'a jamais par ses paroles ou ses actes, donné à ses maîtres l'occasion d'une réprimande. La religion et une prudente discipline ont été à la base de cette éducation familiale, dont l'excellente conduite d'Oulianof a mis en évidence les heureux effets." Il n'est rien de tel que les bons petits garçons ! Le signataire de cette flatteuse appréciation se nommait Fédor Kérénski, le père du futur ministre révolutionnaire. Sous l'impulsion d'un pareil viatique, les portes de la faculté de droit de Kazan, que l'ombre du gibet fraternel aurait pu fermer, s'ouvrirent toutes grandes devant le vertueux adolescent, et voici notre homme en contemplation muette de la déesse aux yeux bandés.

A Kazan, la jeunesse étudiante fermentait à gros bouillons. La lecture des idéologues français et allemands, jointe aux brimades anti-universitaires du gouvernement d'Alexandre III, entretenait chez tous ces basochiens un dangereux état de surexcitation mentale.

En décembre, une émeute universitaire éclate. Au premier rang des mutins figure le nouvel inscrit Oulianof. Arrêté, expulsé de l'université, le brouillon précoce se voit reléguer dans le village de Kokouchkino où sa mère possède un domaine ; puis, à l'automne, on lui permet de revenir à Kazan, tout en lui interdisant l'accès de la Faculté. Les trois années suivantes, passées à Kazan et à Samara, voient Vladimir Ilitch se livrer à des études intenses de sociologie et lier commerce avec les socialistes de la région. Ici, un premier trait caractéristique de l'homme : son sens aigu, puissant, de la réalité. Pas une page, pas un volume qu'il n'ait lus sans y chercher obstinément la réalisation de l'oeuvre projetée. A l'âge tendre où il se trouve encore, il y a ceci du moins de clairement

fixé dans son esprit : le renversement de l'ordre établi.

Encore une fois, n'oublions pas qu'Oulianof, li-seur infatigable, n'est pas plus un dilettante pour tout cela que le chimiste, défrichant un traité en quête de combinaisons nouvelles, ne se croit un ami des livres.

Comme le jeune homme ne goûte rien tant que le travail, son apprentissage révolutionnaire ne gêne en rien la préparation de sa licence en droit, degré auquel il parvient en 1891.

Ce titre d'avocat fut une satisfaction filiale accordée à la mère dévouée, Maria Alexandrovna. Bien que dûment entériné au barreau de Samara, le procureur malgré lui s'adonnera à toute autre chose qu'à la chicane procédurière, durant les deux ans qui séparent son admission de son retour dans la capitale, à l'automne de 93.

Ce jeune homme de 23 ans est déjà un formidable antagoniste en ce qu'il subordonne la théorie à la pratique. Il n'a pas un doute, voici pour la théorie : pas un scrupule, voilà pour la pratique. Pas un instant il n'hésite à croire que la vérité définitive ne réside dans l'évangile de Karl Marx, et il s'imprègne jusqu'à la moelle de cette pensée maîtresse du communiste allemand "que la révolution sociale n'est possible que si le prolétariat s'est suffisamment développé". C'est dire qu'Oulianof considère comme nulle l'action directe telle que conduite par les énergumènes nihilistes du genre Alexandre. Puisque la classe ouvrière est encore peu nombreuse et faiblement embrigadée dans les cadres d'un socialisme velleitaire, le besoin du moment, c'est la formation d'un cénacle d'adeptes convaincus et habiles dont la propagande façonnera peu à peu la matière indispensable à la perpétration du grand soir.

Vladimir Ilitch, logé dans le quartier populaire de Vyborg, fréquente les social-démocrates les plus en vue : Vorontsof, Krassine, Toulina, Chelgounof. Des conférences d'initiation, auxquelles assiste un nombre grandissant de recrues, se tiennent dans les mesquines chambrettes des affidés.

Le polygraphe Maxime Gorki rencontre alors Oulianof, l'écoute avec surprise et note le commentaire suivant : — "Cet homme parle une langue étonnamment simple, un langage de fer avec une logique de hache." — "Je ne crains pas ces bons vivants, disait César d'Antoine et de Lévide, mais je redoute les faces blêmes". Avant de l'écraser, César eut redouté notre sectaire, ce petit homme hâve et maigre, pauvrement accoutré, qui, la nuit venue, se glisse dans le logis du manoeuvre, subrepticement comme la contagion, pour insuffer dans les coeurs une rage inextinguible. Quelques mois suffisent au propagateur pour se créer une renommée que vint accroître la publication de son premier ouvrage, signé Lénine : "Ce que sont les amis du peuple et comment ils bataillent avec les social-démocrates." Au mois d'avril, 95, Ilitch, qui plusieurs fois s'était vu refuser cette faveur, obtint enfin un passeport pour l'étranger. Vous comprenez qu'il ne s'agit pas ici de tourisme mais d'un pèlerinage auprès des vedettes du mouvement ouvrier en Europe. Paris, Berlin, figurent sur l'itinéraire du voyageur ; mais ce fut à Genève, parmi la coterie d'exilés russes, qu'il séjourna le plus. Un réfugié de quelque célébrité, Paul Axchod, a consigné

l'impression créée sur ces idéologues par leur énergique compatriote : — "Jusqu'ici, écrit-il, nous n'avons jamais eu en Russie d'homme joignant à la connaissance théorique du marxisme des qualités pratiques d'organisation. Nous avons maintenant cet homme, c'est Oulianof Lénine, le futur chef du mouvement ouvrier." — Ajouterai-je qu'Axelrod avait le sens prophétique plus juste que le pope de Simbirsk.

Dans le but d'agréger les cercles ouvriers, d'unifier et d'intensifier leur action, Lénine, dès son retour, fonde "L'Union de combat pour la libération de la classe ouvrière" véritable troupe de choc dont les directions seront claironnées par un quotidien intitulé : "La Cause Ouvrière."

Le sort voulut que la feuille naissante rencontrât certains lecteurs auxquels elle n'était nullement destinée, je veux dire : ces messieurs de la police. Saisis d'une intempestive admiration pour le personnage qui écrivait de si belles et de si rares choses, nos argousins littéraires comprirent que, séparés de ce prestigieux auteur, l'existence leur serait désormais à charge. Aussi se l'annexèrent-ils sans plus tarder, dans la nuit du 8 au 9 décembre 1895. Cette flatteuse attention valut au publiciste 14 mois de prison suivis de trois ans de bannissement en Sibérie.

La prison n'était d'aucune conséquence pour l'incarcéré à condition de n'y point perdre son temps, de ne pas différer la continuation de l'ouvrage entrepris sur le "Développement du capitalisme en Russie." Le réclus se confectionne de l'encre qu'il coule dans de minuscules enciers de mie de pain. A la moindre alerte il avale ces récipients. La vipère, raconte la fable, en fait autant pour sa portée.

Le joli village de Chouchenskoïé, dans la salubre région du haut Ténisseï, fut, par faveur spéciale, assigné au banni comme lieu de séjour. Ca n'était pas le bagnon, mais le foyer reconstitué. Maria Alexandrovna et ses deux filles y vinrent habiter paisiblement avec le sentencié. J'oubliais une autre figure, celle d'une collaboratrice du maître, Nadejda Constantinovna Kroupskaïa, qui, appréhendée en même temps que lui, se fit reléguer au même endroit.

Comme on avait partagé d'identiques épreuves, que l'on partageait des convictions analogues, il ne restait plus qu'à partager le même lit. On se maria le plus bourgeoisement du monde; cette placide union ne connaîtra point de heurts, l'épouse tenant le rôle de fidèle écho et de servante du mari.

Grâce à la surveillance policière très lâche, ces trois années de rélegation ralentirent à peine la coopération de Lénine aux initiatives du parti. Il pût communiquer sans trop de misère avec ses confidents habituels.

Sitôt libéré, il voulut lancer une nouvelle feuille marxiste, mais interdit de séjour dans la capitale, arrêté dès qu'il osa s'y remonter, il comprit que la terre russe n'était point propice à son oeuvre et en juillet 1900, Nadejda et lui filèrent sur Munich. Cette période d'exil, sauf une interruption de deux années, en durera dix-sept.

Nous en sommes au second acte du drame, — phase riche d'observations, qu'il me faut cependant esquisser le plus succinctement possible. Selon le jeu des nécessités, l'agitateur habitera Londres, Paris, Genève, Cracovie, Berne, Zurich, pour ne pas mention-

ner de nombreuses visites dans d'autres centres européens.

Dix-sept ans durant, sans répit, relâche ni trêve, il ourdira, nuit et jour, la toile où s'englueront fatalement le régime tsariste. A Munich, il avait fondé "L'Iskra", "L'Étincelle", journal qui rallia tous les tenants du marxisme disséminés à travers l'Europe.

Mais, ce fut en 1903 que se produisit l'événement capital : la rupture complète avec l'aile menchévique dirigée, entre autres, par Plekranof, Axelrod et Martof. Ceci se passait au congrès social démocrate siégeant à Londres. Aux menchéviques, c'est-à-dire aux "mous", qui avaient l'impardonnable faiblesse de croire un tant soit peu à la liberté individuelle, à l'égalité et aussi à une moralité relative, Lénine opposa son synisme haineux. "Aucune considération de moralité ou d'honneur ne devait entrer en ligne de compte quand il s'agissait d'apprécier la valeur révolutionnaire d'un programme ou d'un homme", comme le dit M. Pierre Chasles.

Tel est l'axiome qui triompha, mais au prix d'un schisme d'où sortit le bolchévisme, le parti des "durs". L'organe de la faction fut le "Vpériod" qui signifie "En avant."

A ce point, et jusqu'à 1917, faisons abstraction des contingences physiques dans la vie du doctrinaire. Qu'importent les lieux, Paris ou Genève, à cet homme qui n'existe que par la pensée. Etude, écrits polémiques, correspondance, injonctions adressées aux fidèles en Russie, présence à de nombreux congrès, tenus un peu partout en Europe, conférences quasi quotidiennes avec tout ce que le mouvement compte de personnalités, si l'on peut dire, examen minutieux d'une infinité de rapports et bulletins, voilà de quoi employer des semaines, des mois, des ans.

Dans cette longue incubation, un moment de fol espoir : les troubles russes de 1905. Lénine bondit hors de sa tanière et accourt à la curée. Harangues, publications et appels incendiaires, tractations clandestines comme attaques ouvertes, il met tout en oeuvre. Vingt mois d'efforts lui prouvent que la main de fer du grand ministre Stolypine saura mâter le terrorisme. Il regagne alors la chambrette genevoise de la rue Carouge pour reprendre le lent travail de cheminement.

Toujours tendu vers la réalité objective, ennemi juré de l'idéalisme, pesant les hommes et les idées en fonction de leur efficacité révolutionnaire, le maître conspirateur continue d'alimenter de mille tributaires le fleuve souterrain qui sape les assises de la civilisation en Russie.

La caisse du parti le sustente assez chichement; mais de ces légères privations il n'a cure. Sa haine est son luxe et lui tient lieu de tout.

Or, comme l'agitation ouvrière prenait couleur à Moscou et St-Pétersbourg le cataclysme de 1914 fondit sur l'univers.

Vers ce même temps, le chef marxiste et quelques acolytes de choix, dont le camarade Zinovief, villégiaturaient dans la retraite montagnarde de Posonin, en Pologne autrichienne. Préventivement, les sbires de la double monarchie d'un coup de filet cueillent tout ce beau monde.

Quinze jours d'effacement forcé, pendant quoi le maître et comparses se demandent avec anxiété quel-

le sera l'attitude des chefs de la deuxième Internationale. Les membres socialistes du Reichstag notamment, voteront-ils le budget de guerre? "Félonie impossible" assure Lénine. Allez! vous verrez qu'ils avaleront tout, riposte Zinovief, et l'événement lui donna raison.

Pareille trahison envers la cause provoqua chez Lénine un débordement de rage. La seconde Internationale a vécu; la troisième lui succède. Bientôt relâché, l'état-major communiste gagne Berne. L'amour de la patrie n'est qu'un atroce chauvinisme proclame le prophète. Il importe de travailler le soldat, de miner son idéal, de détruire en lui la foi au sacrifice. Toute une littérature morbide s'infiltré à l'armée, désagrège l'élan, empoisonne les esprits et les coeurs.

Oh! avec quelles délices Lénine scrute les bulletins de défaite; avec quelle avide impatience il en hume l'arôme. Vive la déroute russe! mot de passe qui lui ouvrira le portail du capitole. Cette espérance si chèrement caressée se fait jour lors des conférences internationalistes de Zimmerwald, 1915, et de Kienthal, 1916, où, fort de l'appui de Radek et de Rosa Luxembour, il fulmine les motions les plus subversives.

Messieurs, nous voici au mois de mars 1917. Lénine, sa femme et sa belle-mère, fixés à Zurich, logent chez un cordonnier au 27 de la Spiegelgasse. On est à déjeuner, quand le camarade Brouski, l'oeil hagard, la tignasse aux mèches tordues rappelant les vipères de la Méduse, fonce dans l'appartement. "C'en est fait!" "Quoi!" "La Révolution!" "Expliquez-vous!" "Voilà! à Pétrograd, où l'on crève la faim, une horde de mécontents accrue de deux cent mille grévistes, soutenue par la troupe, culbute le gouvernement. Lvof et Kérenski instituent une administration provisoire."

Les premières lueurs du grand soir incendient l'horizon. "Partons! s'écrie Lénine." Oui, partir, voilà bien l'essentiel; mais comment traverser l'Allemagne et franchir la barrière du front pour s'insinuer dans la terre promise? Pas plus tard que la fin de décembre précédent, Lénine s'est claquemuré deux jours à l'ambassade boche de Berne. C'est la bonne voie, c'est le salut. Porteur d'une cédule de neuf propositions, le camarade suisse, Platlen, s'abouche avec l'ambassadeur d'Allemagne. Celui-ci accepte tout. Dans deux heures, un convoi spécial, les mystérieux train plombé, quittera Berne pour déposer à la frontière de Russie le fauve communiste et sa bande de trente loups.

"A coup sûr, nous allons en prison" déclare le maître aux camarades Stalins et Kamenef, venus le saluer au village russe de Béloostrof. Pour toute réponse, ces deux disciples se contentèrent de sourire. Ce qui attendait, Vladimir Ilitch, à son arrivée à Pétrograd, ce n'était point la géôle mais l'ovation. Toute une tourbe d'émeutiers, ouvriers, marins, soldats, soigneusement racolés par d'habiles meneurs, l'accueillent aux rauques accents de l'Internationale et de la Marseillaise. Et le messie, légèrement décontenancé, de répondre: Vive la révolution sociale universelle!

Triomphe factice et inspiré; le récipiendaire le constate bientôt. La mentalité ambiante est encore "défensiste"; elle n'a pas atteint ce degré de maturation marxiste essentiel à l'affirmation du bolchévisme intégral. Kérenski a galvanisé le sentiment pa-

triotique blessé à mort. Au Soviet de Pétrograd, on compte tout juste trente députés bolchéviques sur quinze cents. Le manoeuvrier supérieur qu'est Lénine, darde un regard clairvoyant sur la situation. Après quoi, ses petits yeux bridés de faux bonhomme, pétillent de malice compréhensive. Si la tâche s'annonce lourde, les éléments de réussite sont prometteurs infiniment. Au fait, quel est le bilan de l'heure. Ecoeurée du despotisme pusillanime de Nicolas II, la nation ne l'est pas moins du fastidieux verbiage de Kérenski et consorts. Elle a soif d'autorité, comme le moujik a soif de la terre. De cette guerre, mal conduite, où la trahison suinte de toutes parts, sont nés un immense dégoût, un irrésistible besoin de paix. Disons encore qu'une voix, une seule, domine de ses accents incisifs et lapidaires, l'étourdissante cacophonie des récriminations et des billevesées rêvassières. Que propose-t-elle? Tout le pouvoir aux Soviets; — toute la terre aux paysans; — la paix.

Le martelage continu de cette triple thèse chez le combattant, l'ouvrier, le paysan, détermine la foudroyante progression du bochévisme. Elections municipales, renouvellement des Soviets locaux, autant de succès pour les partisans de Lénine.

Ereinté de labeur, le chef, dès la fin de juin, fut se reposer dans la bourgade finlandaise de Neivola. Une grave sédition s'émeut dans la capitale, le 3 juillet. En coup de vent, le maître s'amène. Il voit, il juge. "Trop tôt! décide-t-il, le front tient encore à Kérenski; nous serons mitraillés." Pour la dernière fois, la crainte de la tyrannie communiste avait coalisé les factions les moins contaminées.

Bien que l'on n'appréhendât guère les rigueurs du gouvernement provisoire, le comité central bolchévique conseilla une éclipse temporaire à Lénine. Ce dernier déguisé en paysan finlandais, sous l'escorte de Zinovief et de Staline, s'alla réfugier à Razlif, puis à Helsingfors, trois semaines après.

L'été de 1917, fut témoin de l'effritement complet du régime Kérenski, dénué de hardiesse jacobine et de pénétration politique. Et inlassablement, la semence communiste, jetée en avril, germinait au milieu de l'universel chaos.

Sur la pendule de la destinée, le patient guetteur voit poindre l'heure inéluctable. Le 1er octobre, Lénine se faufila dans Pétrograd où il se terre en banlieue. A l'approche de l'épreuve décisive, certains de ses lieutenants éprouvent cette crainte qu'engendrent les conjonctures psychologiques. Quant à lui, il se révèle imperméable aux tergiversations. Dictateur, du fait de sa seule volonté, il lance, en marge des cadres de l'organisation, un appel direct aux masses.

La réunion suprême eut lieu la nuit du 9 au 10 octobre chez le camarade Soukhanof. Outre le maître, les bolchéviques les plus marquants assistaient au conciliabule: Kamenef, Ounitski, Djerjinski, Zinovief, Mme Kilontai, Staline et Trotski. On procéda au choix d'un bureau insurrectionnel de sept membres; la date du soulèvement fut provisoirement fixée au 15 octobre, soit dix jours avant l'ouverture du Congrès général des Soviets de Russie. De la sorte, ce corps représentatif ne pourrait que sanctionner le fait accompli.

Le 12, Trotski, l'inspirateur du Soviet local de Pétrograd, emporte, haut la main, la création d'un co-

mité militaire révolutionnaire, auquel incombera le soin de diriger la garnison de la capitale. Vous saisissez la signification de ce succès. Dès qu'il en est informé, Lénine, toujours reclus et déguisé, lâche l'ordre final. Ce sera pour la nuit du 24 au 25 octobre.

Vous me demanderez, peut-être, ce que faisaient dans tout cela Kérénski et ses pâles collègues. L'un se râclait la gorge à pérorer; les autres s'épuisaient à tâcher d'y comprendre goutte.

Mais continuons car l'événement presse. L'institut Smolny sert de quartier général au mouvement. A la nuit tombante, les escouades bolchévistes se saisissent du central téléphonique et télégraphique, de la banque de Russie et de plusieurs ponts. En ce qui concerne les songe-creux du gouvernement provisoire, le croiseur léger, "Aurora", braque ses canons sur le Palais d'hiver où ergotent les Excellences de pacotille. Cet ultime spasme du vieil ordre bourgeois se prolongea vingt-quatre heures. Minuit sonnait comme on vint mander au Congrès des Soviets l'incarcération de tous les ministres, à l'exception du premier, Kérénski, parti pour le front. Quand le tonnerre d'applaudissements eut cessé, Lénine, rongé d'insomnie, grimaçant d'une joie lasse, proféra : "Nous passons maintenant à l'édification de l'ordre socialiste." Quoiqu'il tenta, assez sincèrement, dit-on, de se dérober, force lui fut d'accepter la présidence du Conseil, poste que seul il pouvait remplir.

Rêvé depuis un si long temps; souhaité, préparé, avec une si intense ardeur, le grand soir, enfin, est venu.

Trois problèmes urgents sollicitaient l'adresse du dictateur; s'assurer de l'armée; supprimer les restes épars de la faction Kérénski; conclure la paix avec l'Allemagne. Beaucoup d'audace, une énergie de fer, facilitèrent l'obtention du premier objectif; Djerjinski et la Tcheka se chargèrent des dissidents politiques; quant à la paix ce fut une très simple affaire, une partie de bluff. Dans l'attente que les boches intimidés hésiteraient à le pousser à bout, Lénine refuse le traité annexionniste de Brest Litovsk et décrète, unilatéralement, la cessation des hostilités. Les allemands avançant, le dictateur s'empresse de signer. Conclusions : — la victoire des alliés s'annonce à peine que Lénine annule le traité.

Finie la lutte clandestine, ourdisseuse de complots et d'intrigues; la bataille pour la domination universelle du prolétariat se poursuivra en pleine lumière ou presque.

Cinq années encore, jusqu'en 1924, l'hôte impitoyable du Kremlin de Moscou, tiendra bien en

main les fils du titanesque garrot qui doit étouffer la civilisation. Il sort peu, surtout depuis la tentative d'assassinat qui lui valut d'encaisser quatre balles. De brèves audiences, coupées de séances avec ses doctes collègues et toujours le travail l'incessant labeur.

L'unique rayon de soleil que j'aie repéré dans cette existence, se confond presque avec les ombres de la mort. A la Noël de 1923, Lénine, immobilisé par l'épuisement dans sa villa champêtre de Korki, présida à une distribution de cadeaux aux enfants pauvres de la commune. Moins d'un mois après, le 21 janvier 1924, il décédait, âgé de cinquante-quatre ans.

Dans la longue théorie des figures historiques, je n'en sache aucune à qui je puisse comparer l'auteur du communisme. Pas à Lyeurgue assurément, qui ne concevait l'Etat dominateur qu'en fonction de la grandeur militaire de Sparte. Non, pas même aux terroristes français de 93, qui ne poussèrent point si avant l'utopie de l'internationalisme et du nivellement social.

Au moral, cet Attila du XXe siècle aura été la sécheresse même. Exception faite de sa piété filiale, l'élément affectif manque chez lui autant que dans le robot, l'homme mécanique. La régularité de ses moeurs résulte moins d'une sage discipline que d'une radicale inaptitude à la tendresse.

Comme penseur, l'élévation lui fut toujours refusée. On ne lui connaît aucun de ces traits grandioses dont la splendeur, à défaut même de vérité, contraint à l'admiration.

Des vingt-cinq volumes, dont se composent ses oeuvres, les critiques affirment que pas une page ne mérite de figurer dans une anthologie. Pour Lénine, l'idéal est une arme; il lui importe peu qu'elle soit artistement ciselée pourvu qu'elle soit mortelle. Le communisme n'est pas autre chose que la réaction d'un grief séculaire, l'aveugle sursaut du servage russe. Mais, tel quel, il menace d'engloutir cette civilisation à nous léguée après une lente progression de vingt siècles.

Dans le matérialisme intégral, Lénine a cru entrevoir le salut. Or, cette terrible formule a-t-elle diminué la somme de l'humaine misère? La menace de mort, que le contre-maître bolchévique fait peser sur l'échine courbée du prolétariat, est-elle moins redoutable que le fouet brandi par les successeurs de Pierre le Grand?

De plus, en aggravant par l'asservissement de l'âme et de l'esprit, la conscription de la force physique, le communisme n'a-t-il pas outrepassé les bornes du possible? Les années à venir répondront à ces angoissantes questions.

A LA CABANE A SUCRE



(Cliché du C. N. R.)

"Pépère" montre à sa bru comment jadis on faisait "bouillir".

Le Communisme au Canada

Par M. Frédéric ST-PIERRE, avocat.

(Suite du numéro de Février)

EN RUSSIE

Bien des détails nous échappent pour faire une juste critique de la situation politique et économique de la Russie. Cependant, il nous est possible de nous en rapprocher un peu, en nous basant sur les rapports et statistiques connus, et les premiers résultats obtenus par le fameux "Plan de cinq ans."

Or, si les dits résultats obtenus ou prévisibles doivent être le garant de son avenir et la justification de ses méthodes, on y trouve rien de bien encourageant.

Sans doute le "plan de cinq ans" apparaît gigantesque. L'Âme slave se plaît à ces constructions colossales et sans bornes, comme la vaste étendue de la "steppe russe."

Et cependant, seule l'exécution de ce programme démesuré pourrait mettre le gouvernement soviétique en mesure de remplir ses promesses et satisfaire son ambition.

N'a-t-il pas émis la prétention d'élever à bref délai sur des bases et avec des méthodes nouvelles, un édifice industriel, grâce auquel la Russie soviétique se suffirait à elle-même et fournirait à l'Europe bourgeoise l'exemple à suivre?...

Or, pour réussir cette entreprise difficile, la Russie soviétique pouvait se prévaloir d'un double avantage : 1o Ses achats étrangers, facilités par le crédit gouvernemental d'une Allemagne jouant la carte russe, assurait à ses usines régénérées l'outillage le plus récent et le plus parfait. 2o Le régime collectiviste, substituant à l'anarchie des efforts dispersés l'unité de commandement favorisant la mise en oeuvre d'un plan d'ensemble où chaque industrie et chaque usine venait prendre sa place et jouer son rôle.

Or, sur le double terrain de la mise en oeuvre de l'outillage importé et d'un plan de rationalisation, trop d'échecs sont de toutes parts signalés pour que l'on puisse nous convaincre du succès.

Ces deux avantages indiqués nous semblent neutralisés par maintes causes dont voici les plus apparentes.

1o L'insuffisance en nombre et en qualité des techniciens.

2o La médiocrité de la discipline ouvrière, les abus du formalisme exercé; et la centralisation bureaucratique. On peut aussi ajouter le cancer de l'ivrognerie qui ronge à nouveau, et d'une façon croissante, le peuple russe. En effet, la consommation de la "vodka" qui était de 10 millions de litres en 1923-24, atteignait en 1928-29, 492 millions de litres. Et dans ces chiffres ne figurent pas le "samogon" que l'on appellerait ici vulgairement la "bagosse frelatée", et qui se dérobe à toute statistique.

Une enquête tenue en Ukraine, établit cependant que sur 11,000 "Dvors" (Juifs ukrainiens), 9,000 fabriquaient de l'alcool. Or, entre l'effet produit par le "Plan de cinq ans", les espérances escomptées et les résultats obtenus, déjà des différences s'accusent. Leur constatation, dans le sein même du parti, découragent les tièdes, exaspèrent les plus ardents.

Et les conclusions que l'on peut déduire après Jacques Lyon, qui a fait une étude sur les lieux, au point de vue, agricole, industriel, politique et économique, sont les suivantes :

"AU POINT DE VUE AGRICOLE. — Deux conclusions paraissent acquises. Le régime de la grande propriété est aboli sans retour; par contre devant les progrès envahissants de la petite exploitation individuelle, avec ou sans organisations coopératives, les projets d'exploitations rurales collectives sont relégués en un lointain et douteux avenir. A la propriété de la terre, le paysan tend de plus en plus à joindre le libre choix de ses cultures et la libre disposition des produits de son sol.

EN MATIÈRE INDUSTRIELLE. — Le régime a fait trop d'efforts pour qu'un retour pur et simple à l'exploitation industrielle privée ne redevienne pas en vigueur.

ECONOMIQUEMENT. — La Russie s'est révélée impuissante à remplir, à bref délai, cette double condition de se suffire à elle-même et d'approvisionner l'agriculture.

POLITIQUEMENT. — Au fur et à mesure que le paysan prend conscience des résultats obtenus et de ses droits et intérêts de classe, il en conclut que pour éviter une catastrophe, un changement complet de méthode s'impose."

EN FRANCE

Depuis trois ans, le communisme a réalisé des progrès importants, non seulement parmi les ouvriers, mais aussi dans les milieux ruraux et commerçants.

En décembre 1927, des élections ont lieu à la Chambre de Commerce de Tours, les Communistes présentent pour la première fois des candidats, ils obtiennent le tiers des voix. En janvier 1928, les cheminots communistes élisent au Conseil supérieur des chemins de fer 131 délégués sur 176.

Leur journal "L'Humanité" fait un travail extraordinaire. Et c'est avec des cris de triomphe qu'il enregistre les succès communistes.

Aux élections du 11 mai 1924, sur 8,898,000 votants, on comptait déjà 875,000 communistes. En 1928, ils doublent le nombre de leurs voix. Dans le seul Département de la Seine, sur 895,000 suffra-

ges exprimés, 243,000 ont été donnés aux communistes.

L'atmosphère de la vie ouvrière est imprégnée de son esprit, si bien que c'est autour de lui, comme un noyau central, que toutes les sympathies des salariés, consciemment ou non, tendent à se cristalliser. Les journaux d'usine se multiplient. Les manifestations révolutionnaires se succèdent sans répit. L'Humanité est lu davantage. Quant à l'organisation révolutionnaire, elle s'est puissamment développée; elle possède des cadres résistants, un état-major actif, de l'argent en abondance et des propagandistes nombreux.

Puis, avec les progrès constants de l'irreligion, les églises désertées, la morale du plaisir fournissant à la volonté sa loi, le théâtre et la rue associés dans une même oeuvre de corruption, les logis trop exigus, les mariages conclus au hasard, enregistrés par habitude et d'autant plus aptes à se rompre, qu'ils sont pour la plupart stériles, tout se prête pour opérer rapidement une socialisation intégrale de la nation française.

"La Bolchévisation" de notre pays, écrit Jacques Valdor, se réalise par étapes, à la faveur de l'aveuglement, de l'assoupissement et de l'inconscience des dernières générations.

Par un tactique habile et d'innombrables complicités, les révolutionnaires s'efforcent d'endormir les élites sociales. Ils évitent tout particulièrement d'attaquer la religion et le clergé, qu'ils cherchent plutôt à induire en confiance.

Ils désarment ainsi leurs adversaires à la veille du combat décisif, s'efforçant plutôt de les compromettre par une complicité tacite. C'est ainsi que les événements se sont déroulés en Russie. On s'y est bien gardé d'abord de brusquer le Christianisme, mais par la suite, on a déchaîné contre lui une persécution atroce, en créant une Eglise Constitutionnelle, l'Eglise Rouge.

On évalue au tiers des effectifs de la Police parisienne, le nombre des agents acquis aux idées communistes. C'est là que nous trouvons l'explication du grand succès obtenu le soir d'émeute du 23 août 1927.

Il y en aurait long à dire sur le Communiste en France. Et nous pourrions nous attarder longtemps sur ses opérations dans les autres pays. Contentons-nous de dire que l'Allemagne en est sapée par la base, que l'Angleterre pourtant prétentieuse et fière de sa discipline, de sa régie intérieure, réalisa au mois de juin 1927, que la révolution londonienne était l'oeuvre des communistes et qu'une organisation monstre était en voie de formation.

Tout le monde se rappelle le fameux "Raid sur l'Arcos", où les projets communistes furent mis à jour. Et rappelons que parmi les documents saisis à cette occasion, on en trouva de provenance canadienne, compromettant plusieurs adeptes ontariens, et qu'à la suite du dit raid, une résolution du parti ouvrier canadien adressée aux autorités britanniques, blâma le raid sur l'Arcos et reprocha la rupture de l'entente entre le Canada et la Russie.

EN CHINE

C'est en Chine surtout, nous affirme-t-on, que le

communisme opère avec le plus de succès. D'après le correspondant de l'agence Fides de Pékin, nous savons que chaque soldat de l'armée rouge chinoise reçoit \$30.00 par mois de Moscou, alors que très souvent les soldats de l'armée régulière ne reçoivent rien.

Le nombre des missionnaires catholiques actuellement entre les mains des communistes s'élève à une trentaine.

En outre de quelques régions situées au sud du fleuve Bleu, toute la province du Hnan est actuellement sous la domination des forces communistes commandées par des officiers instruits à Moscou. Il est impossible de faire la distinction entre communistes et bandits; les uns et les autres tuent sans miséricorde, et infligent à leurs victimes des tortures atroces. Dans une petite ville que les communistes avaient évacuée, on a trouvé plus de mille cadavres. Les survivants racontèrent plus tard les horribles spectacles on les avaient forcés à assister.

"Le flot rouge avance, écrit le correspondant de l'agence Fides de Swatow, dans le sud, et déjà les communistes sont maîtres de la région occidentale de Chao-Yong, où les hommes et les femmes, pour éviter d'être brûlés vifs, ont dû passer immédiatement au parti rouge. Mais dernièrement, nous affirmé-t-on, les rebelles ont essuyé une défaite à Nankin qui ralentit leur ardeur, et une expédition anti-communiste dirigée par Chang-Kai-Sek jette la terreur dans les rangs des communistes, et la nation espère avoir trouvé en ce dernier un sauveur et un libérateur".

Après avoir ainsi exercé ses activités dans son pays d'origine, et bouleversé l'Ancien continent par ses ravages destructifs et sanguinaires, le COMMUNISME a envahi notre Amérique.

Trouvant au pays de la liberté un terrain mieux préparé, il s'y est d'abord installé. D'où son expansion chez-nous, où, par le travail, la persévérance et à la faveur des circonstances, il réussit à s'imposer comme un danger immédiat, imminent qui est l'objet d'une juste crainte pour ceux qui l'étudient avec une intelligence soucieuse de la Justice, de la Fierté, de la Prospérité, voire même du bonheur de notre patrie...

Au Canada, le parti communiste dont le champ d'action s'étend de Sydney à Vancouver, est affilié à la Troisième Internationale de Moscou. Le siège social du parti est à Toronto, où son organe anglais: (THE WORKER) "Le travailleur", est publié.

Mais le foyer du communisme au Canada est dans l'Ouest où son influence est telle qu'à Winnipeg, il y compte déjà des échevins de son système, et qu'à Edmunston le chef du parti ouvrier en 1927, était communiste, la même chose à Toronto.

C'est depuis 1923 surtout, que se fait sentir au Canada la pression exercée par cette secte pernicieuse, cependant que depuis quelques années déjà, elle travaillait dans l'ombre, organisait ses quartiers-généraux, enrôlait chaque jour sous sa bonnière de nouveaux adeptes; puisque c'est en 1922, le 17 février, que le COMMUNIST PARTY s'implantait à Toronto, comme la filiale canadienne de l'Internationale rouge. Parmi les demandes immédiates adoptées par le Communist Party, à la grande conférence de 1925, citons:

10. — L'établissement d'une assurance d'état contre le chômage, suffisante et contributive.

20. — La semaine de 5 jours, avec un maximum de 8 heures par jour.

30. — Un salaire national avec minimum de \$25.00 par semaine.

04. — La révocation de toute législation anti-ouvrière.

50. — Abolition de l'usage des troupes en cas de différents industriels.

60. — Et comme dessert, la reconnaissance de l'Union of Soviet Socialist-Republic.

Chacun de ces points pourrait fournir matière suffisante à une causerie spéciale.

Sachant bien que pour se maintenir et subsister, toute secte ou association doit se former des chefs et posséder son avant-garde, le Communist Party, dès le 22 juillet 1922, organisa sous ses auspices "la Ligue des Jeunes Communistes au Canada," qui devint plus tard une filiale de l'International des Jeunes Communistes dont le siège social est à Moscou.

Et voici quelle fut la déclaration des principes de principes de cette organisation :

10. — De faire pénétrer dans la masse des jeunes gens de la classe ouvrière, l'agitation et l'éducation communiste, et de les éloigner de toute autre organisation dont la constitution, le but à atteindre seraient un obstacle à l'expansion de leur doctrine.

2. — De conduire une campagne militante contre le militarisme capitaliste chez les jeunes gens qui forment la masse de l'armée des capitalistes.

3. — De se joindre à la section militante de la classe ouvrière dans les unions, et travailleur à la formation des faibles unions de métiers en unions industrielles puissantes, capables de défendre les travailleurs contre les attaques des capitalistes; contre leur niveau de vie et travailleur au renversement du CAPITALISME.

La troisième convention annuelle de la Ligue des jeunes communistes fut tenue à Toronto, les 15, 16 septembre 1925. Vingt-cinq délégués étaient présents. Le secrétaire fit rapport que le nombre des succursales avaient augmenté de 19 à 48, et que l'effectif qui se chiffrait à 600 membres en avril 1924, avait atteint le nombre de 1000. Le Comité exécutif national déclara qu'en matière de travail politique, il était nécessaire que la Ligue appuie le Programme du parti communiste.

Et l'on fit remarquer que la Ligue devait entrer dans le parti ouvrier canadien à titre de représentant de la jeunesse ouvrière, ainsi que dans les conseils des métiers et du travail au Canada. La Ligue accepta la direction du Parti Communiste et décida de fonder des sections de la jeunesse dans la "Farmers Union", avec représentants sur le parquet du Congrès des cultivateurs "Farmers Congress", pour lutter avec le Parti Communiste, en faveur d'un puissant Parti des Cultivateurs sur une base de lutte de classes.

On ne néglige rien, on étudie les moyens, on attend l'heure favorable pour les mettre en application, on inculque partout ses principes avec une ruse et une audace inspirées par cette ambition caractéristique, d'arriver et d'atteindre son but. Il fut aussi résolu, à cette convention de gagner l'influence politique de la jeunesse ouvrière canadienne, en distribuant des feuillets et en coopérant avec l'organisation canadienne du parti communiste.

Une soumission parfaite des membres de la Ligue semble être accordée à l'organisation dirigeante; quant aux principes du parti, la jeunesse en est absolument imbue.

Nous en trouvons une preuve manifeste dans une résolution adoptée par celle-ci stipulant, que la Ligue des jeunes communistes comprend, comme Lénine, qu'un parti révolutionnaire sans une théorie révolutionnaire, est une impossibilité; que la Ligue doit être "bolchévisée" par un entraînement "Marxist-Léniniste" systématique, et qu'à cette fin la Ligue établira :

10. — Des classes locales d'études du Marxist-Léniniste en coopération avec le parti.

20. — Des écoles de districts pour les fonctionnaires du parti et de la Ligue.

Le "COMMUNISME" est donc sérieusement établi au Canada, et l'indéniableté de son avancement est manifeste. On y compte 9 grandes divisions où ses activités sont loin d'être languissantes. De plus, les écoles bolchéviques au nombre d'une quarantaine fréquentées par au moins 3000 élèves, font un travail infâme parmi la jeunesse.

La reconnaissance du "Canadian Communist Party", auprès de la Grande Internationale Rouge de Moscou, est tout spécialement admise par l'élection d'un de ses représentants, TIM BUCK, de Toronto, comme membre du Comité exécutif, et ce, depuis la IIIème Convention de l'Internationale rouge, tenue à Moscou en juillet, 1924.

Un programme spécial pour la section canadienne fut adopté à cette convention.

Au cours de ses travaux au Canada, la Ligue a divisé le DOMINION en deux sections : L'EST et L'OUEST; le pays tout entier constituant le quatrième district de la I.U.E.S. Actuellement, la Ligue consiste en un certain nombre de sections industrielles, mais il est entendu qu'un programme plus vaste est en voie d'élaboration.

Le district canadien publie mensuellement un journal officiel intitulé : "The LEFT-WING", et le parti communiste au Canada fonctionne non seulement comme parti politique distinct, mais s'occupe aussi des sections du "CANADIAN LABOR PARTY" qui admettent des communistes dans leurs rangs. On a déclaré que le parti communiste a l'intention de devenir le facteur dominant du Canadian Labor Party.

Comme vous le voyez, leur audace est grande, et leur espoir d'avenir à l'avenant. Cette audace, il l'épate sans gêne et sans vergogne, dans leur presse et leurs pamphlets ainsi dans un numéro du 9 juin 1917. où on faisait distribuer aux enfants fréquentant les écoles communistes, leur enseignait que le genre de vie et le gouvernement de notre pays n'étaient pas ce qu'ils devraient être, et que seule la Russie avait adopté un bon système de gouvernement. On leur enseignait de plus la révolution et la plus violente des révolutions et en de tels termes que chaque instituteur mériterait d'être déporté. Et d'après, un volume venant directement de Russie, pour être mis à la disposition des enfants de ces écoles communistes, je vous citerai, pour votre édification personnelle, les principaux titres des nombreux chapitres qu'il comportait. "La religion est fausse, on s'en sert comme d'un arcotique pour endormir le peuple." Aucun

véritable communiste ne peut être chrétien. L'Athéisme est la seule croyance du communiste. Les principes de l'athéisme sont en opposition directe avec ceux du Christ. Le gouvernement doit être renversé et remplacé par un gouvernement à forme soviétique. Pour atteindre ce but, tous les moyens sont bons.

Comme nous l'avons déjà dit, L'INTERNATIONALE COMMUNISTE tend surtout à exercer ses activités dans les milieux ouvriers. C'est à cette fin qu'au mois de juillet 1921, se fonda à Moscou l'INTERNATIONALE ROUGE des SYNDICATS OUVRIERS qui serait comme un canal permettant de faire pénétrer leurs doctrines dans les syndicats ouvriers.

L'INTERNATIONALE ROUGE se proclame, en effet, l'organisatrice de la classe ouvrière pour renverser le capital, anéantir l'Etat bourgeois et instituer la dictature du prolétariat.

Le soin de cette initiative dans le Dominion est confié au Parti Communiste, connu auparavant sous le nom de Parti Ouvrier... Ce n'est pas exagéré de dire, je crois que l'ordre reçu à cet effet de Moscou, a été scrupuleusement suivi au Canada... Nous en donnerons quelques preuves.

Pendant l'été de 1925, d'abord, de nombreuses scènes de désordres se produisirent dans les régions minières de l'Alberta. Occasionnés par une scission survenue dans les rangs des U.M.W., elles eurent leur retentissement devant les tribunaux, à la suite de l'arrestation de 75 agitateurs. Lewis McDonald mieux connu sous le nom de Kid Burns, en était l'âme dirigeante...

Au cours du procès, Kid Burns et quelques autres inculpés proclamaient leur foi au Communisme et la nécessité de recourir à la force pour renverser les gouvernements actuels... Dans la Nouvelle-Ecosse où quelques 20,000 ouvriers travaillaient aux gisements houilliers, ils étaient parvenus à persuader 12,000 d'entre eux qu'ils devaient demander leur affiliation à l'Internationale rouge des Syndicats Ouvriers. Les ouvriers qui adhérèrent à cette proposition furent mis en demeure de retirer leur pétition ou de donner leur démission de L'U.M.W. La plupart se rendirent, mais par suite des menées d'agitateurs salariés. Les agents de Moscou parvinrent cependant à persuader aux mineurs de cette province qu'il était pour eux d'un intérêt vital de se désaffilier de L'U.M.W.

Ne pouvant pas contrôler les U.M.W., ils veulent les détruire. Nous les avons vus également tenter de nouvelles initiatives dans le domaine des *Compagnies d'assurances ouvrières*.

En 1926, L'International Press Correspondance Com., organe officiel communiste, prit violemment à parti toutes les compagnies d'assurances ouvrières qui ne rencontraient pas leur visée.

Les directeurs y étaient traités de "ronds-de-cuir" et l'on préconisait la suppression totale dans le mouvement ouvrier, d'organisations telles que les banques du travail, compagnies d'assurances, sociétés de placement etc.

Il est entendu que l'on ne peut prendre au sérieux, toutes ces élucubrations communistes, mais ceux qui douteraient du danger que présente l'organisation communiste du Canada, n'ont qu'à lire les comptes

rendus de la *Convention d'Hamilton* pour se convaincre de leur erreur...

Il serait injuste de les juger tous, d'après leurs membres les plus violents, mais on ne saurait douter du ton général de cette convention qui fut franchement anti-sociale, anti-constitutionnelle, et surtout anti-patriotique.

Il est bon de remarquer que les résolutions les plus violentes furent pour la plupart présentées par les communistes de Toronto qui sont déjà connus, et qui, quoiqu'ils fassent maintenant, ne peuvent faire augmenter les mépris qu'ont pour eux tous les honnêtes canadiens.

Comme il serait trop long de donner ici le texte des nombreuses résolutions qui furent proposées à cette convention d'Hamilton (les 15 et 16 avril 1927) nous n'en rapporteront que quelques-unes d'un intérêt plutôt bizarre.

10. — La reconnaissance du gouvernement de Canton, gouvernement national Chinois;

20. — Que le gouvernement du Dominion accorde les crédits à la Russie pour faire des achats au Canada;

30. — La "Young Com. League" déposa aussi une résolution demandant que l'on supprime des programmes scolaires militariste, tous les livres du genre brochures sur la Confédération (car on aime pas la Convention.) Elle demandait en outre que l'on supprime le salut journalier au drapeau anglais. Elle exigeait aussi la suppression de l'enseignement religieux, de la lecture de la Bible, etc.

En un mot, le Parti Communiste donnait l'impression qu'il était opposé au gouvernement, mais il lui fallut aussi tourner en dérision la religion... Quant aux capitalistes, il va sans dire qu'ils furent basement insultés. Les organisateurs rendant les plus grands services à la Communauté furent l'objet d'odieuses attaques, le drapeau et les symboles du patriotisme furent traînés dans la boue.

Si les décisions de la convention pouvaient avoir une influence quelconque sur la jeunesse d'Ontario, il serait à craindre que cette jeunesse soit exposée à ne plus respecter les lois, et à ne plus s'occuper des devoirs que tout citoyen doit à la religion et à l'Etat.

S'il fallait aller plus loin encore pour démontrer l'existence du système communiste au Canada, j'aurais recours à quelques faits et gestes du passé entre autres, les manifestations turbulentes suscitées par l'exécution des deux communistes-bandits d'immortelle mémoire, SACCO et VANZETTI.

Vous vous souvenez toutes les chroniques sensationnelles qui ont rempli à cette occasion les journaux de tous les continents.

Il faut dire cependant que la façon légale américaine de procéder dans les causes criminelles, a grandement contribué au soulèvement général.

Sept années d'attente pour en arriver à une conclusion, à un jugement, constituent un fait de nature un peu étonnante vis-à-vis de ceux qui s'intéressent à l'administration de la justice. Cependant qu'il ne peut justifier ces soulèvements universels que l'on déplora alors.

(A suivre)

L'Écho Musical et Artistique

Par J.-Horace Philippon, Avocat

M. F.-X. Mercier et l'Art du Chant :

L'association des Chanteurs de Québec inaugurerait à l'Hôtel de ville, le 23 février dernier, la première d'une série de conférences publiques à son programme, et elle avait l'honneur de recevoir, comme conférencier, l'un de ses membres distingués, Monsieur F.-X. Mercier, fort ténor.

Artiste-chanteur de carrière, Monsieur Mercier a passé plus de vingt ans en Europe, où ses succès firent briller d'un bel éclat le nom canadien. Il a en effet connu, pour les avoir reçues, les ovations des grands théâtres de Bordeaux, de la Haye, de Bruxelles, de Spa, de Constantine, d'Alger et d'Oran, ainsi que ceux de l'Opéra-Comique de Paris et du Covent Garden de Londres.

Depuis qu'il s'est retiré de la scène, Monsieur Mercier dirige l'Institut de l'Art Vocal avec son épouse distinguée, Madame Jeynevald-Mercier, également artiste-chanteuse de carrière, premier prix de conservatoire et Officier d'Académie.

Notre concitoyen était donc tout désigné pour traiter de l'Art Vocal sans les auspices de l'Association des Chanteurs. Il fit d'abord l'historique du chant et de ses développements à travers les siècles, puis l'étude de l'organe vocal, montrant quelle doit être la fonction propre de chacune de ses parties. Il indiqua ensuite les qualités nécessaires au succès de l'artiste et du chanteur; diction, articulation, timbre, etc., insistant particulièrement sur le timbre qui est peut-être, selon M. Mercier, la qualité maîtresse du chanteur, celle qui fera son originalité, sa personnalité. Il signala quelques défauts contre lesquels ne réagissent peut-être pas suffisamment certains chanteurs, entr'autres celui de la mauvaise respiration. La mauvaise respiration entraîne avec elle ce que les hommes de l'art appellent le chant sur le souffle, qui provoque ensuite l'absence de timbre et de couleur, et dans peu de temps, la ruine de l'organe. — Le conférencier parla ensuite du tempérament, de la demie-teinte et de la nuance, puis termina par des considérations générales sur la façon de bien rendre un rôle, de le vivre, bref, "d'entrer" dans le personnage que l'on représente.

Avant de reprendre son siège, M. Mercier reçut encore une longue ovation de l'auditoire, qu'il avait vivement intéressé pendant plus d'une heure.

Au cours de la soirée, un très joli programme musical fut exécuté par Mlles Marguerite Fiset, et Julia Gingras, élèves de Madame Jeynevald Mercier, et par MM. Antonio Lamontagne et Jean-Marie Lachance, élèves du Professeur Mercier. Tous durent céder à la demande générale et donner plusieurs rappels. Au piano, M. le professeur Roland-G. Gingras, organiste, s'est acquitté de sa tâche avec un tact parfait. Le conférencier avait été présenté par le président de l'Association, M. J.-Horace Philippon, et il fut re-

mercié, ainsi que les artistes, par le Commandeur J.-E. Corriveau.

On remarquait, en outre du conférencier, parmi les invités : M. le Président J.-Horace Philippon, avocat, et Mme Philippon, M. l'abbé de Smet, directeur de la Maîtrise et Aumônier de l'Association des Chanteurs, M. H.-R. de St-Victor, consul de France à Québec, M. le Commandeur J.-E. Corriveau, M. Dumais, professeur de diction, Mme Isa Jeynevald-Mercier, professeur de chant, M. et Mme J.-L. Vézina, M. et Mme Léopold Christin, M. et Mme S.-P. Dugal, M. et Mme Gagné, Mme et Mlle Minguy, M. R. Dionne, M. Hector Faber, Mlles Magnan, M. et Mme Ed. Langlois, M. et Mme Roland Gingras, M. et Mme V. Mercier, Mlles Julia Gingras, Marguerite Fiset, M. Langlois, MM. Ant. Lamontagne, Lucien Lortie, avocat, M. et Mlle Bélanger, MM. J.-M. Lachance, S. Ferland.

Le Club Musical des Dames et le Récital des élèves :

Le 10 mars dernier, le "Club Musical des Dames" donnait un "concert d'élèves."

Comme par les années passées, cet événement artistique avait attiré dans la grande salle des représentations, au Château Frontenac, un auditoire nombreux et sélect. Le concert fut réussi, personne songerait à le nier, si même il se trouvait quelqu'un pour départager le mérite de chaque élève. Comme nous n'avons pas mission de faire une critique raisonnée sur l'exécution de chaque élève, nous nous contenterons de dire, sans exagération, que tous ont fait bonne figure, qu'ils ont fait preuve de culture, soit vocale, soit instrumentale, et bref, qu'ils ont fait honneur à leurs distingués professeurs.

Au surplus, nous sera-t-il permis, de féliciter sincèrement le Club Musical des Dames, qui depuis plusieurs années déjà, se fait un devoir de présenter au public de Québec, les élèves des professeurs de Québec. Si nos professeurs ont le mérite de former nos artistes de demain, il faut tout de même prouver à ces derniers que leurs talents et leur travail sont appréciés par les gens de chez nous. Cette appréciation est une forme d'encouragement dont l'artiste a besoin : sachons la lui donner. Nous félicitons le Club Musical des Dames de Québec de l'avoir ainsi compris.

Nous avons aussi été heureux de constater que l'Association des Chanteurs de Québec était bien représentée, le soir du 10 février. En effet, deux de ses membres distingués figuraient au programme : Mlle Yvette Marquis et M. Fortunat Légaré.

Aux applaudissements que ces deux membres de l'Association ont reçus du public, nous joignons nos félicitations sincères, — tous deux ont rendu avec brio des pièces vocales du meilleur goût.

De toute cette soirée artistique nous n'avons rapporté qu'un regret. On nous pardonnera de l'expo-

ser franchement. Pourquoi le programme n'était-il rédigé qu'en anglais?... Était-ce oubli des droits de la langue française? Qui peut comprendre... et qui pourrait expliquer?... En attendant ces explications que nous ne commandons pas, cherchons les excuses et surtout, n'accusons pas!...

Causeries du Lundi :

L'Association des Chanteurs de Québec vient de prendre une nouvelle initiative; celle de donner à ses membres des "causeries du lundi."

Jusqu'à date, nos membres ont bénéficié de deux causeries données par deux de nos membres dévoués : M. le professeur Roland-G. Gingras sur "Beethoven et Schubert" et M. J.-L. Vézina, (2ième vice-président de l'Association), sur "Gounod."

Ces causeries fort instructives, ont vivement intéressé nos membres et leurs amis.

Trois autres causeurs se feront entendre d'ici peu de temps : allons les entendre.

Par ses conférences publiques et ses causeries du lundi, notre jeune Association aura donc notablement contribué, dès sa première année, à maintenir cette atmosphère artistique si nécessaire au développement de l'art chez nous.

Notre Aumônier :

Par décision récente de Son Eminence le Cardinal Rouleau, M. l'abbé de Smet, directeur de la Maîtrise Notre-Dame, vient d'être nommé aumônier de l'Association des Chanteurs de Québec.

Nos remerciements à Son Eminence, qui a bien voulu accueillir favorablement notre demande, et à M. l'abbé de Smet, pour l'honneur qu'il fait à notre Association, en acceptant cette nomination.

—Québec, 13 mars 1931.

A LA CABANE A SUCRE



(Cliché, Ministère de l'Agriculture de Québec.)

Scène du terroir : L'entaillage à la mèche. Les gros érables portent deux et parfois trois chabumaux.

Une Histoire d'Ours

Par J.-B. COTE.

(Suite du mois de février)

Acride Ptomaine qui trouvait que l'entreprise menaçait de devenir monotone, eut une inspiration de génie. S'approchant de la tête de l'ours, il chuchotta sournoisement à Lafraicheur : "Ta femme est dans le restaurant du Chinois avec LePaul." Une étincelle tombée dans un pot de gazoline n'aurait pas produit un effet plus foudroyant.

LePaul était un vieux garçon qui avait une réputation de satire dangereux; il était toujours mis avec une recherche affectée et jouait au rôle d'arbitre des élégances dans le village.

Lafraicheur lança un rugissement que n'aurait pas renié le plus féroce des habitants de la forêt, fit un demi-tour, échappa à son gardien et bondit avec impétuosité, entraînant son arrière train récalcitrant dans la direction de l'établissement du Chinois. Tout bourg ou hameau de l'Ouest qui se respecte, possède un ou deux restaurants tenus par des Célestes. Langelure, surprit par cette brusque secousse faillit perdre l'équilibre, ce qui imprima à l'ours un mouvement de repli tout à fait inquiétant, mais, sous l'impression que Lafraicheur fuyait quelque chien ou retournait à l'auberge, il suivit docilement. Il y mit même un peu de zèle, ce qui fit qu'à un moment on vit le train d'arrière de l'ours dépassant presque l'avant.

Le pseudo-plantigrade fit irruption dans l'établissement du Chinois avec la féroce dévastatrice d'un cyclone. Près de la porte, trônait derrière un comptoir à glaces une *princesse* qui avait été blanche autrefois mais que l'usage immodérée des peintures de guerre avait terriblement défraîchie. Elle remplissait la fonction de caissière et débitait des cigarettes, des liqueurs douces, etc. En apercevant ce client insulté, la stupeur lui fit avaler sa gomme, mais se raidissant, elle s'empara d'un grand bol rempli de cornichons qui se trouvait à sa portée, ferma les yeux et le lança de toute sa force dans la direction de l'intrus. Elle avait mal évalué la distance cependant, car le projectile alla s'écraser avec fracas sur le plancher près d'un dîneur qui sursauta. Voyant son insuccès, elle grimpa sur son comptoir avec l'agilité d'un chat et se mit à crier avec toute l'énergie dont ses poumons étaient capables.

À l'une des tables les plus proches de la porte, un Chinois au regard vague, servait des clients à même un immense cabaret chargé de mets fumants. Au bruit il tourna la tête. Sans transition, il déversa tout le contenu de son cabaret d'un seul coup sur la table, superbement indifférent aux récriminations violentes des convives élaboussés et brûlés par la soupe, le ragoût, le café, etc., et il bondit dans la direction de la cuisine comme un daim poursuivi par une meute; mais en contournant le paravant qui masquait la porte de la cuisine, il entra en violente collision avec un autre "waiter" qui en sortait chargé lui aussi d'un lourd cabaret mal équilibré. Le fuyard regut en plein dans la figure et sur la poitrine, le me-

nu de trois repas mais ne ralentit pas sa course affolée pour si peu.

Une des tables de l'établissement était occupée par un homme et une femme. Cette dernière, placée avantageusement, aperçut le grizzly la première; l'émotion la transporta incontinent debout sur la table où elle patagea avec indifférence dans le potage de son compagnon.

Tout ce chahut fit hésiter un peu Lafraicheur, mais il ne perdit pas de vue le but de sa visite chez le Chinois. Il s'arrêta au milieu de l'établissement essayant d'entrevoir LePaul pour lui sauter dessus. Cette courte hésitation fut funeste au malheureux Langelure : dans un coin, assis à une table solitaire, était un ivrogne semi-conscient qui mangeait tranquillement et en apparence indifférent à tous ces événements. Il fixa un instant la scène d'un oeil terne et sans expression, et quand il vit cette énorme bête velue, immobile, il empoigna une carafe pleine d'eau, visa avec autant de soin que Guillaume Tell à Altorf, et la lança avec énergie dans la direction de l'animal. Le projectile décrivit une superbe parabole dans l'air et alla frapper avec une précision mathématique la tête du pauvre Langelure au moment où il recommençait la lutte pour se dépêtrer. L'épaisseur de la fourrure heureusement amortit le coup, mais le choc fut encore assez fort pour lui faire admirer toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Cette nouvelle avanie le rendit furieux.

C'est à l'instant précis où la carafe faisait un si beau travail que Lafraicheur avait le bonheur de découvrir son ennemi LePaul qui mangeait seul, mais il ne fit pas attention à ce détail et fondit sur lui comme un tigre sur sa proie, oubliant absolument l'existence de Langelure toujours à sa remorque, mais ce dernier parvint cependant à l'enlacer de ses bras vigoureux, ce qui eut pour effet de changer complètement l'apparence extérieure de l'ours. Le choc de cette masse solide enveloppée d'une fourrure épaisse fit rouler LePaul par terre avec sa table et tous les mets qu'elle supportait qui décorèrent ses habits de couleur claire, de dessins artistiques.

Lafraicheur était parvenu à se dégager la main droite et en fondant sur le malheureux LePaul, il lui administra un efficace coup de poing sur la figure qui accéléra sa chute et le mit hors de service pour quelque temps. Langelure à l'intérieur, étourdi, à demi axphysié ne comprenait rien à ce qui se passait; était de plus en plus furieux contre Langelure, sur lequel il tapait en appelant au secours. Ses mouvements désordonnés donnaient à l'ours des secousses qui, venant de son intérieur, menaçaient de ruiner sa constitution.

La princesse de la caisse que nous avons laissée juchée sur son comptoir, après quelques couplets de modulations vocales de première classe, sembla recouvrer l'usage de ses sens en voyant LePaul se débattre

par terre avec ses deux agresseurs. Elle descendit de son perchoir, sortit dans la rue et hurla avec l'accent d'une sirène d'incendie : "Au secours, les ours sont après dévorer l'monde dans l'restaurant." Quelques voisins accoururent armés de fusils et de bâtons auxquels s'étaient joints les plus hardis des farceurs qui avaient paradé dans la rue à la suite de l'ours, et qui commençaient à éprouver quelque inquiétude au sujet de la suite de l'aventure. "Venez vite, cria la jeune fille aux premiers arrivants, ils achèvent de manger LePaul". Mais ils trouvèrent LePaul en vie, quoique pas mal frippé. Il était parvenu à s'asseoir; il avait été brûlé par la soupe bouillante, et pour le moment, tâchait de débarrasser le seul oeil valide qui lui restait d'un morceau de tarte aux pommes qui s'y était incrusté. Langelure de son côté, avait réussi à pratiquer une ouverture dans la partie inférieure de la peau par où il sortit la tête et promenait autour de lui un regard étonné, cherchant à comprendre et n'y parvenant pas, mais heureux tout de même de pouvoir respirer à l'aise. L'un des individus amenés par la caissière, épaulait déjà une carabine pour tirer, quand la tête de Langelure apparut. "Arrête, tire pas à c't'heure, cria un autre; la maudite bête a un homme dans l'corps et il n'est pas mort; j'y vois la tête qui sort. Vite, des cortes pour l'attacher. Faut pas laisser mourir c't'homme-là."

La fraicheur qui, sous le coup de la crise de jalousie qui l'avait brusquement saisi, avait oublié tout, de son rôle et de l'existence de Langelure, réalisa soudainement le danger de leur situation. "Sauvons-nous, cria-t-il à Langelure, on est pris."

Ce dernier n'eut pas besoin de se le faire répéter. En un clin d'oeil, ils furent sur leurs jambes et passèrent en courant la porte de l'établissement, en renversant un Chinois avant que personne n'eut l'idée de les poursuivre.

La bête superbe qui avait paradé dans la rue quelques instants auparavant avec tant de succès, n'était plus reconnaissable dans l'animal grotesque qui émergea du restaurant, déambulant à reculons car c'est Langelure qui avait pris l'initiative de la retraite et qui formait maintenant l'avant-train de l'animal. Il courait comme pris de panique, entraînant La fraicheur qui suivait misérablement.

Ils arrivèrent à l'auberge sans autre incident et se réfugièrent au bar comme dans un havre. Leurs amis parvinrent à les extraire de leur fâcheuse position et ils se mirent tout de suite en devoir d'oublier dans la béatitude de l'alcoolisme le souvenir de cette désastreuse équipée.

A LA CABANE A SUCRE



(Cliché, Ministère de l'Agriculture de Québec.)

Scène du terroir: Quand ça coule sans bon sens" toute la famille y met la main.

BIBLIOGRAPHIE

“Notes Biographiques — Propos Littéraires”, par Jules-S. Lesage. Volume de 257 pages in-8, publié par les Editions Edouard Garand, Montréal.

M. Jules-S. Lesage est bien connu d'un bon nombre de ceux qui suivent le mouvement littéraire canadien, attendu qu'il a déjà publié plusieurs volumes depuis ses premières “Chroniques Lauriennes”, qui ont vu le jour il y a déjà trente ans. Depuis, le talent de M. Lesage s'est affirmé par la lecture, les voyages et l'observation. D'une nature délicate et renfermant une âme bien née, l'auteur ne commerce qu'avec les esprits élevés et se délecte de tout ce qui peut aider à cultiver le goût et à faire apprécier davantage les oeuvres du Créateur, en même temps que les efforts de certains humains dans la poursuite du beau, du vrai et du bon. Nous ne plaçons pas M. Lesage au septième ciel des littérateurs modernes, avec ces aigles qui croient n'avoir de supérieur que le soleil et dont on retrouve quelques spécimens même chez nous. Grand admirateur des littérateurs français anciens et modernes, il ne dédaigne pas, toutefois, de s'arrêter pour goûter la lecture d'un ouvrage de chez nous, et c'est à quoi il s'est appliqué dans son dernier volume, qu'il consacre à une vingtaine de nos écrivains les plus renommés, à partir de Philippe Aubert de Gaspé, qu'il considère “comme le plus ancien et le meilleur de nos conteurs”, jusqu'à ces “pêcheurs de lune”, comme on appelle parfois ironiquement les poètes. Les “Propos Littéraires” tenus par M. Lesage forment la matière de cinq chapitres non moins intéressants que ses “Notes Biographiques”. Nous avons parcouru le livre de M. Lesage et nous l'avons fort goûté, tant à cause de sa simplicité, de sa clarté, que de la grande mansuétude avec laquelle il étudie, critique et blâme et loue, tour à tour, nos écrivains du terroir. En étudiant un auteur, il ne se contente pas d'exprimer simplement ce qu'il en pense, mais il nous donne quelques tranches de chacun d'eux, afin de nous mieux faire saisir leur genre, leur manière, leur tour d'esprit, leur originalité, bref, la personnalité qui se dégage ou qui doit se dégager de tout ouvrage, pour qu'il puisse survivre. Comme je l'ai dit au commencement, M. Lesage n'est pas un critique virulent, vitriolent, mordant, comme il y en a quelques-uns, chez nous, et qui ont la fatuité de se croire des dieux ayant reçu la mission de juger et d'étiqueter chacun de nos écrivains, et de les asperger, en plus, du usprême dédain qui se dégage de leur plume olympienne. L'un d'eux, tout récemment, s'est appliqué à clouer au pilori quelques-uns de nos écrivains et de jeter sur notre mouvement littéraire régionaliste un jugement qui nous fait penser que ce Lucibel littéraire n'est pas loin de sa chute, puisque jamais, avant aujourd'hui, on eut une ligne de ce grand pourfendeur et que ses oeuvres sont encore toutes dans son cerveau.

Mais, pour en revenir à M. Lesage, nous nous faisons un plaisir de lui dire toute la satisfaction que nous avons éprouvée en lisant son récent recueil, et

de le féliciter pour le ton qu'il a pris en faisant la critique de quelques auteurs qu'il nous présente. Nous sommes assurés que son volume aura une forte circulation, et les jeunes qui n'ont pas encore eu le temps de parcourir les rayons de nos bibliothèques, ou les moins jeunes qui sont pris par les mille et une occupations de la vie, trouveront, dans ces pages, une lecture qui leur donnera une idée de la plupart de nos bons auteurs et qui leur fera apprécier leurs oeuvres, sans qu'ils soient tenus de les parcourir en entier.

G.-E. M.

* * * *

“Nos intérieurs de demain”, documents artistiques sur l'ébénisterie et le meuble en France et au Canada, par M. Jean-Marie Gauvreau, professeur à l'Ecole Technique de Montréal.

Monsieur Gauvreau est l'apôtre et le porteur d'une idée que nous avons nous-même prônée depuis vingt ans en cette province : garder jalousement nos trésors domestiques, nos vieux meubles, nos bibelots et nos “souvenirs”. C'est pourquoi son oeuvre nous attache à lui de plus en plus.

Professeur de décoration et d'ébénisterie mobilière à l'Ecole Technique de Montréal, l'auteur du présent ouvrage a le souci de faire aimer, par ses compatriotes, les styles français classiques et modernes qu'il a étudiés consciencieusement durant plusieurs années en France, à Paris et dans les Provinces d'où nous avons originé. Donner à notre goût, à nos préférences, une orientation française, voilà le but poursuivi par l'auteur de “Nos intérieurs de demain”. Et voilà une noble ambition, en tout conforme à notre histoire, à notre culture et aux aspirations de notre race. Nous lui en savons gré et l'assurons de notre entière collaboration.

Le livre que vient de publier M. Gauvreau, aux Editions de L'Action Canadienne-française, sera un guide précieux pour tous ceux qui veulent garder à notre Province ses trésors d'ameublement domestique et pour quiconque sait l'importance de préférer le goût français au détestable et plat américanisme qui cherche à nous gagner jusque dans l'arrangement de nos intérieurs.

Nous suivrons avec un intérêt effectif l'entreprise que poursuit notre ami Jean-Marie Gauvreau et nous savons qu'il a déjà gagné à la cause des milliers d'influences précieuses en ce domaine.

Alphonse DESILETS,
Président de la Société des Poètes.

* * * *

“Les Bois qui chantent”, un volume de poésie, grand format, édition de luxe, par M. Gonzalve Desaulniers, de l'Ecole Littéraire de Montréal.

Lorsque j'étais écolier au collège de Nicolet, nos professeurs de littérature nous faisaient étudier, comme exercices de poésie française, les écrivains ca-

nadiens qui ont publié des vers, depuis Crémazie jusqu'à Lozeau. Nous apprenions déjà à connaître les poètes qui auront illustré notre Parnasse en ce début du XXe siècle : Pamphile LeMay, Adolphe Poisson, Nérée Beauchemin, Albert Ferland, Jean Charbonneau, Alphonse Beauregard, Louis-Joseph Doucet, abbé Arthur Lacasse, Charles Gill, Gonzalve Desaulniers, Germain Beaulieu, Lionel Léveillé, Emile Nelligan, et notre bien regretté Avila de Belleval, puis Alonzo Cinq-Mars et toute la pléiade contemporaine, jusqu'à Albert Lozeau.

Ces jours sont déjà lointains. Et le temps qui marche nous a conduits sur les mêmes chemins, où nous avons eu la joie d'entrer dans l'intimité de nos devanciers ès lettres. Ce rapprochement, cette camaraderie intellectuelle n'ont en rien diminué l'admiration et l'enthousiasme des premiers contacts. A mesure qu'ils ont vieilli, ces poètes ont mûri leur pensée et perfectionné la forme de leur poésie.

L'oeuvre que vient de publier le Juge Gonzalve Desaulniers est le fruit patient d'une sélection sévère. Il nous apporte, dans un bel et digne appareil, une cinquantaine de ses meilleurs poèmes. La pensée en est nourrie et l'expression charmante. Les pièces les plus remarquables et vraisemblablement les plus sincères sont les tableaux de terroir et de vie domestique. Une fois de plus l'atavisme révèle une intense provision de sentiments élevés, d'émotions puissantes, d'images délicates, thésaurisés par les ascendants, longuement médités, et enfin traduits par la musique du poète en l'âme de qui viennent aboutir toutes les pensées de tous les cerveaux, et toutes les sensations de tous les coeurs, de ses nobles ancêtres. La vocation littéraire de maint poète ne s'explique pas autrement.

Nous savons gré à l'auteur des "Bois qui chantent" d'ajouter un joyau si gracieux à la couronne d'immortelles qui brille au front des muses de notre Nouvelle-France.

Alphonse DESILETS,
Président de la Société des Poètes.
* * * *

"Les Vengeances", troisième et dernière édition du grand poème rustique de Léon-Pamphile LeMay; un

volume, in-8, 284 pages, chez Granger Frères, à Montréal, 1930.

M. J.-L. St-Jarre, le gendre du poète, nous envoie un exemplaire de cette réédition, corrigée et parfaite. Nous l'en remercions cordialement.

L'oeuvre de LeMay est considérable. A part ses "Gouttelettes", recueil de sonnets, dont un grand nombre ne laissent rien à désirer, le chef-d'oeuvre du poète de Lotbinière sera sans contredit ce grand poème du terroir, "Les Vengeances", qui paraît sous le titre de "Tonkourou", en 1888, chez Filteau & Frère, Editeurs, à Québec.

Ce récit mêlé d'histoire et de légende, est rempli de tableaux de la vie campagnarde de jadis. C'est, en vers souvent très élégants, une autre version des "Anciens Canadiens" que nous ont décrits de Gaspé, Louis Fréchette, Bourassa et Boucher de Boucherville. L'intrigue est dramatique et l'idyle tragique. La trame de ce roman poétisé est bien ourdie; les épisodes s'enchaînent logiquement et l'intérêt s'accroît jusqu'au dénouement.

Des retouches nécessaires ont été apportées à l'édition définitive, sous la surveillance du gendre de l'auteur, Monsieur St-Jarre, dont l'érudition n'a d'égale que la modestie.

Alphonse DESILETS,
Président de la Société des Poètes.

* * * *

"Coup d'soleil", comédie musicale en un acte; paroles de Alfred Rousseau, de la Société des Poètes; musique de Omer Létourneau; à Québec, 1930.

Nous avons goûté une heure charmante à la lecture de ce livret, où la prose et les vers, le dialogue et la chanson, se succèdent et attèrnent avec aisance et bel entrain. Cette comédie musicale, pleine de vie, plaira aux amateurs de belle musique et de théâtre léger. Messieurs Rousseau et Létourneau ont tiré bon parti d'une veine que leurs talents exploiteront sans doute à nouveau. Et il nous tarde de leur témoigner notre admiration dès la première de ce "Coup de soleil".

Alphonse DESILETS,
Président de la Société des Poètes.



(Cliché, Ministère de l'Agriculture de Québec.)

A LA CABANE A SUCRE

Scène du terroir: Cueillette de la sève d'érable. Le tracteur Taupin ne s'en fait pas.

Nos Pêcheries Maritimes ⁽¹⁾

Par M. Edgar ROCHETTE, avocat, M. P. P.

M. le Président,

Messieurs,

Les pêcheries maritimes de notre Province sont très considérables et elles représentent une branche fort intéressante de nos ressources naturelles. Considérées tant au point de vue de l'étendue du champ de pêche qu'à celui de la quantité de la variété de poissons, elles sont assurément les plus remarquables de l'Amérique du Nord, et peut-être du monde entier.

Les pêcheries maritimes comprennent les pêches faites dans les eaux salées du domaine fluvial maritime de cette Province, savoir les deux rives du fleuve St-Laurent, le golfe St-Laurent et la baie des Chaleurs.

COUP D'OEIL RETROSPECTIF

Nos "pêcheries maritimes" évoquent immédiatement l'histoire de deux régions pittoresques et fort intéressantes de chez nous : la *Côte Nord* et la *Gaspésie*.

Chose étonnante, ces deux régions représentent les plus anciennes parties du Canada, les premières visitées, occupées et colonisées et ce sont aujourd'hui les moins développées.

Il y a quatre siècles, les Basques et les Bretons venaient déjà pêcher dans les eaux fécondes du golfe. Les historiens croient même que quatre siècles auparavant, vers l'an 1200 A. D., les Islandais et les Scandinaves, firent des incursions dans les pêcheries de notre littoral oriental.

Cabot vit le Nouveau-Monde pour la première fois le 24 juin 1497 et atterrit quelque part sur la côte nord du Labrador canadien.

Jacques Cartier, en 1534 prit possession de ce pays au nom de son souverain le roi de France, en plantant une croix à l'endroit même où s'élève aujourd'hui le village de Gaspé.

Les Basques remontaient au début très haut dans le fleuve, si bien que différents points de la côte s'appellent encore *Anse aux Basques* (10 milles à l'est de Tadoussac), *Echaffaud aux Basques* (près de St-Siméon, Co. Charlevoix) *l'Île aux Basques* (près de l'Île-Verte) etc.

Plusieurs établissements relativement considérables durent exister autrefois, spécialement sur la Côte-Nord. Un petit village de la Côte-Nord inférieure porte encore le nom de "Vieux fort" et la tradition nous apprend que les ruines de cette "forteresse" étaient encore visibles il y a quelque 50 ans.

Quoi qu'il en soit de la noblesse de l'origine et du droit d'aïnesse de ces deux contrées, la Côte-Nord et

la Gaspésie sont demeurées trop longtemps sous le voile de l'oubli.

Heureusement qu'on peut dire que la période de léthargie est finie et qu'un soleil, brillant et fécond, se lève sur ces deux belles contrées.

Déjà l'on assiste à un développement merveilleux dans la Gaspésie, qui, en quelques années seulement, a fait des pas de géants dans la voie du progrès. La Côte-Nord marche de l'avant à tous points de vue; dans un avenir prochain ces deux régions, jadis si ignorées, deviendront les endroits les plus intéressants de notre Province, au point de vue économique.

PHYSIONOMIE GENERALE

La Gaspésie et la Côte-Nord surtout ne sont généralement habitées que sur le littoral du fleuve. Rien n'est captivant comme la première visite à ces petits villages de pêcheurs. On y trouve une race fière et laborieuse, saine, amoureuse de paix et de concorde, fidèle aux institutions de ce pays et à ses lois. Et l'hospitalité de ces robustes et vaillants compatriotes est proverbiale.

La population des pêcheurs des deux côtes est mélangée, mais l'élément canadiens-français et l'élément acadien y prédominent.

Je ne m'attarderai pas à vous parler de la physiologie de la Gaspésie; elle est déjà connue de vous tous et d'ailleurs elle se rapproche beaucoup de ce que nous voyons un peu partout dans la Province. Le pêcheur gaspésien est souvent agriculteur en même temps, et un village de pêche est presque toujours précédé ou suivi d'une belle paroisse agricole.

La situation est bien différente sur la Côte-Nord, depuis Portneuf jusqu'à Blanc-Sablon, un littoral de plus de 800 milles.

Là, point d'agriculture, mais partout, chasse, pêche et forêts.

Ces 800 milles de côtes sont habités par environ 10,000 blancs et quelque 1,500 indiens, Montagnais, Naskapis et quelques Esquimaux.

La population vit dans une soixantaine de petits villages, au bord de la mer, tandis que les indiens parcourent encore les steppes du nord, à des centaines de milles de la mer, pour y trouver chaque année une vie misérable dans la chasse des fourrures. Aucun indien ne s'occupe de pêche.

APERÇU LEGAL ET INTERNATIONAL DE NOS PÊCHERIES.

Nos pêcheries maritimes ont de tout temps soulevé de grosses questions, tant au point de vue légal que constitutionnel et même international.

Ce n'est pas d'hier que les gouvernants de cette province ont eu à se préoccuper de la question des pêcheries.

(1) Causerie donnée le 7 mars 1931, devant les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Il faut remonter jusqu'à 1776 pour en trouver l'origine; c'est un legs que nous a laissé la révolution des colonies anglo-américaines.

En effet, à la fin de la guerre d'indépendance, la nouvelle république de Washington prétendit conserver le droit de pêche "sur toute la côte du Canada, de l'Acadie et de Terre-Neuve ainsi que dans tous les golfes, baies et anses du Nord", à titre de propriétaire du sol de Massachusetts.

Notre mère patrie, l'Angleterre, avec une générosité qu'elle a bien trop souvent renouvelée, admit la Justice de cette prétention et, par le traité de Paris de 1783, accorda à ses anciens colons tous les droits dont ils jouissaient avant leur révolte. Elle fit plus: elle étendit ce droit à la Côte du Labrador et au Golfe St-Laurent.

"Que vous importe, disait Franklin à Lord Shelburne, puisque c'est nous qui allons vous fournir presque tout votre poisson, en échange des articles manufacturés que nous viendrons acheter chez vous."

C'était le premier pas de l'Angleterre dans sa politique si désastreuse pour nous, de cessions trop faciles, en faveur de nos voisins, et concernant des morceaux plus ou moins importants de nos "quelques arpents de neige."

Néanmoins, nos hommes d'Etat, comprenant toute l'importance de nos pêcheries et sachant bien qu'elles constituaient l'un de nos meilleurs atouts dans nos relations commerciales et internationales avec les Etats-Unis, ne se tinrent pas pour battus, et ils restèrent constamment sur la brèche, revendiquant sans trêve ni relâche la restitution de privilèges qui devaient nous revenir exclusivement.

Je ne prendrai pas inutilement votre temps, en rappelant dans le détail les péripéties de cette lutte pacifique pour la conquête de nos pêcheries; je n'en dirai que quelques mots.

Les événements de 1812 eurent pour effet d'annuler les clauses du traité de Paris, et dans celui de 1818 nous fîmes le premier pas d'avant et nous commençâmes à gravir petit à petit la côte.

Le traité de réciprocité de 1854 nous fit faire un grand saut de l'avant.

Vinrent ensuite les traités de 1866 et 1871 qui continuèrent à améliorer notre situation.

Enfin, il y eut plusieurs autres traités ou ententes commerciales, tel que tout récemment le Traité du Flétan.

Nous pouvons dire qu'à l'heure actuelle, nous sommes roi et maître chez nous, et que nos pêcheries nous appartiennent.

Grâce à certaines ententes, cependant, nous avons concédé et concédons encore aux pêcheurs de la Côte de la Nouvelle Angleterre certains droits et privilèges, mais c'est nous qui dictons et stipulons les conditions du côté canadien.

Voilà pour la lutte que nous avons dû faire autour de cette question des pêcheries avec l'étranger.

Cependant, si la question était réglée au point de vue des revendications étrangères sur nos pêcheries, nous ne pouvons pas en dire autant au sujet du conflit qui exista entre le pouvoir fédéral d'Ottawa et les Législatures provinciales sur cette même question des pêcheries.

Il y a eu *conflit de juridiction*, et cela depuis 1867

date de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, et ce conflit n'est réglé que depuis le jugement du Conseil Privé, en date du 30 novembre 1930.

Au début de la Confédération, le gouvernement fédéral administrait directement la marine et les pêcheries du Canada. Le pouvoir central revendiquait non seulement le droit de réglementer et d'administrer les pêcheries, mais même la propriété exclusive de toutes les pêcheries, non seulement dans le domaine fluvial, mais même dans les eaux intérieures.

Diverses provinces, en particulier la province de Québec, revendiquèrent les droits qu'elles croyaient avoir sur les pêcheries dans leur territoire durant les tribunaux. Des décisions judiciaires sont intervenues en 1882, 1898 et 1913, et ces décisions ont toujours sensiblement modifié la juridiction du gouvernement fédéral à l'avantage des provinces.

Enfin, le Conseil Privé rendit sa dernière et principale décision sur cette question des pêcheries le 30 novembre 1920, et, pour le présent ce jugement a force de chose jugée et règle la question.

La puissance du Canada exploite aujourd'hui directement les pêcheries en eaux salées, mais les pêcheries en eaux douces demeurent sous la juridiction exclusive de chaque province. Cependant, une province a seule le pouvoir d'accorder des permis de pêche dans les cas où il faut se servir d'engins fixés au point de vue conservation reste et demeure du domaine fédéral.

Depuis 1920, cette dualité de juridiction a causé partout, et surtout dans la Province de Québec, des difficultés nombreuses, occasionnant en même temps double dépense, vu que chacune des deux autorités était dans la nécessité de maintenir un personnel distinct pour les pêcheries.

Des cas douteux de juridiction ont causé un grand nombre de frictions et il arrivait fréquemment qu'un pêcheur, muni d'une licence de pêche provinciale, se voyait poursuivre par les autorités fédérales, parce que ces dernières n'avaient à l'autorité provinciale le droit d'émettre telle licence.

C'est alors que nos gouvernants, dans l'intérêt public, et principalement dans l'intérêt de nos pêcheurs, sont intervenus auprès des représentants du gouvernement fédéral pour essayer d'en arriver au règlement de cette question épineuse.

Grâce aux bonnes dispositions du gouvernement fédéral de l'époque, grâce à la largeur de vue de nos représentants d'Ottawa, une entente avantageuse pour cette province a été conclue en 1922, et c'est à la gloire du gouvernement libéral de Québec si un arrêté en conseil, en date du 16 février 1922, adopté par le Comité du Conseil Privé, approuvé par Son Excellence le Gouverneur Général le 13 février 1922, abandonna complètement à la province de Québec et à son gouvernement, l'entière administration de nos pêcheries maritimes ou intérieures.

Nous avons reconquis l'administration de nos pêcheries, un malaise considérable disparaissait et ce résultat inespéré, après la décision du Conseil Privé, est tout à l'honneur de notre gouvernement libéral.

".....le Ministre recommande que l'administration tout entière des pêcheries relevant de la loi des pêcheries et des règlements faits en vertu d'icelles, soit transférée aux autorités provinciales.

.....Le Ministre recommande en outre que les établissements de pisciculture de Gaspé et de Tadoussac du département de la Marine et des Pêcheries, de même que toutes leurs dépendances, soient transférées au gouvernement provincial de Québec...”

ETENDUE DE NOS PECHERIES MARITIMES

L'administration et l'exploitation de nos pêcheries maritimes représentaient, pour cette province, une entreprise gigantesque.

Il n'est pas étonnant alors que tout n'ait pas encore été réglé et résolu au cours des quelque 10 ans de notre juridiction provinciale de l'administration des pêcheries.

Nos pêcheries maritimes sont excessivement importantes, tant au point de vue de l'étendue du champ de pêche que des profits énormes que notre province en réalise déjà, profits qui devront être considérablement augmentés si nous savons les développer.

L'intérêt économique de ces pêcheries est extraordinairement important et leur réussite peut être regardée pour l'avenir de notre pays comme une question primordiale.

Bien que nos pêcheries nous valent déjà beaucoup, tant par leur valeur intrinsèque que par les revenus qu'elles nous assurent, leurs "*possibilités*" sont tellement grandes que nous pouvons dire que nous avons là un magnifique domaine, qui est encore à peine exploité.

Inutile d'insister sur la valeur économique intrinsèque de nos pêcheries.

De tout temps, les pêcheries ont été regardées, à bon droit, comme une ressource naturelle de première importance.

Lacépède, dans son volume "Effets de l'Art sur les Poissons", dit ce qui suit :

"L'Homme d'Etat doit encourager les pêcheries comme une seconde agriculture; l'Homme des champs doit les adopter comme une nouvelle source de richesse et de plaisir."

On l'a déjà dit : "Une acre de mer doit donner plus de revenus qu'une acre de terre."

Pour apprécier un peu l'importance des ressources de nos pêcheries, il suffit de se rappeler que nous partageons avec les deux autres provinces de l'Etat du pays une zone de pêcheries d'environ 200,000 milles carrés, ce qui équivaut à près des quatre cinquièmes 4/5 des pêcheries de l'Atlantique Septentrionale.

De plus, nous avons l'avantage de bénéficier des plus précieuses pêcheries côtières qu'il y ait au pays. La Côte Nord du Saint-Laurent seule, depuis Portneuf jusqu'à Blanc Sablon, est l'une des zones de pêche les plus merveilleuses du monde pour la pêche industrielle et commerciale. Cette Côte, d'une longueur de près de mille milles, coupée d'anses de diverses grandeurs, remplie d'hâvres naturels, parfaitement abritée, offre à nos pêcheurs toutes les facilités d'y faire une pêche annuelle énorme, avec un minimum de danger et de dépenses.

Le poisson y est partout en grande abondance; nos rivières et leurs estuaires regorgent de saumon et de truite, tandis que la morue, le flétan, l'aiglefin et autres poissons de commerce remplissent les hâ-

vres et les baies, on séjourne partout à eau profonde sur les bancs.

Il se prend également sur la Côte Nord un grand nombre d'autres poissons, qui ont une grande valeur commerciale, le hareng, la maquereau, l'éperlan, le flétan, le homard, etc.

D'ailleurs, les pêcheries canadiennes ont, de tout temps, été regardées comme les plus inépuisables du monde.

Georges Farquhar, dans un article intitulé "The Atlantic Fisheries", publié dans le dernier numéro du "Queen's Quarterly" 1929, dit que les pêcheries de l'Atlantique sont les plus grandes et les plus riches du monde; deux autres seulement peuvent y être comparées, celles du détroit de Behring et celles de la Côte Ouest de l'Europe du Nord.

Le statisticien du Dominion dans "Les Statistiques des Pêcheries 1927," dit :

"Les pêcheries canadiennes sont probablement les plus vastes de l'univers. Sur l'Atlantique, depuis Grand Manan jusqu'à Labrador, le rivage mesure plus de cinq mille milles, à l'exclusion des anses et échanerures qui le dentellent; la baie de Fundy avec huit mille milles carrés, le golfe St-Laurent dix fois plus grand, et d'autres eaux océaniques représentent ensemble environ deux cent mille milles carrés, c'est-à-dire plus des quatre cinquièmes des pêcheries du nord de l'Atlantique."

Malgré la grandeur de ces ressources, en dépit des quantités énormes de poissons que nos pêcheurs pourraient aisément capturer, l'état de nos pêcheries est loin d'être aussi brillant qu'il devrait l'être, et la production du poisson, au lieu d'augmenter, a diminué depuis plusieurs années. Comme résultat naturel à cet état de chose, le nombre d'hommes employés tous les ans dans l'exploitation de cette ressource naturelle va en décroissant.

Quelle a été la cause de cette diminution de nos pêcheries?

Ce déclin dans nos pêcheries est dû à un changement qui s'est produit dans la situation économique de cette industrie. A venir jusqu'à il y a vingt-cinq ans, l'industrie du poisson apportait sur le marché mondial presque exclusivement du poisson salé, séché ou mariné.

Mais, depuis vingt-cinq ans, la demande pour le poisson frais s'est faite de plus en plus grande et l'industrie ne trouve aujourd'hui, qu'un marché fort restreint pour le poisson salé ou séché.

Dans notre pays surtout, les pêcheurs n'étaient pas préparés du tout pour un changement aussi radical dans le marché.

Ce qui arrivera, c'est ceci : le pêcheur, incapable de changer ses vieilles méthodes, dans l'impossibilité de rendre son poisson frais aux centres de consommation, se vit dans la nécessité de vendre, chaque année, le produit de sa pêche à un prix minime, tandis que dans le même temps, il voyait le prix des vivres et agrès de pêche augmenter considérablement.

Depuis vingt-cinq ans, la situation s'est graduellement aggravée et le pêcheur n'eût que quelques années de répit pendant la guerre, à cause de la grande rareté des vivres de toutes sortes, principalement de la viande, pendant cette époque. Enfin, en 1927,

la condition des pêcheurs devint telle que le gouvernement fédéral nomma une Commission Royale, en octobre 1927, sous la présidence de l'Honorable A. K. McLean, pour faire une enquête sur le problème des pêcheries maritimes.

La Commission Royale de 1927 a produit son rapport en mai 1928, et ce rapport dans son ensemble constate ce changement radical dans l'économie des pêcheries maritimes.

Il faut en conclure que l'avenir des pêcheries maritimes dépend de son *orientation* vers le commerce du poisson frais.

L'avenir des pêcheries dépend donc directement, maintenant, de *l'industrie du froid*.

Autrefois, le pêcheur pouvait à loisir prendre son poisson, le saler ou le sécher, et attendre le marché favorable pour en disposer à la fin de la saison.

Aujourd'hui, cela est impossible parce que le poisson salé ou séché se vend à vil prix. Il faut donc que le pêcheur soit capable de transporter son poisson à l'état frais pour consommation immédiate.

Lorsqu'il s'agit d'un produit aussi périssable que le poisson, et quand nous voyons la distance énorme qui sépare nos champs de pêche des centres de consommation, nous voyons tout de suite quelle est l'envergure du problème qu'il reste à solutionner.

Il est indéniable que nous possédons les terrains de pêche, mais, dans les circonstances, ce qui est difficile, c'est de trouver le moyen d'en tirer partie.

La difficulté initiale réside dans l'immensité de ces côtes, dans le moyen de recueillir le poisson une fois pêché, de le concentrer au point convenable pour le transport sur les marchés canadiens, européens et américains.

Il n'y a aucun doute que le problème n'est pas insoluble, car, aujourd'hui, on voit du poisson frais transporté dans une parfaite condition à des distances énormes.

Est-ce que nous ne voyons même pas cela fait devant nos propres yeux?

Nous lisons, en effet, dans "Les Ressources Naturelles de Québec, 1924", ce qui suit :

"Le Golfe St-Laurent n'est encore qu'au début de l'expansion que ses pêcheries sont appelées à prendre. Il y a de nombreux banes et de vastes sections de son territoire, où l'on a jamais pêché autrement qu'à la ligne. Pourtant, ces eaux constituent le plus grand lieu de rassemblement au monde pour la pêche à la morue. Maintes autres variétés de poissons, parmi lesquelles le flétan et l'incomparable saumon de l'Atlantique abondent plus ou moins dans certaines localités. La truite saumonée fourmille aussi dans les eaux saumâtres des endroits où l'eau des rivières se mélange à l'eau de la mer. *Chose surprenante*, la majeure partie du poisson consommé dans la province nous vient des Etats-Unis. Des annonces de morue fraîche expédiée directement de Portland, Maine, apparaissent fréquemment dans les journaux de Montréal. Ce qui étonne davantage, c'est que le poisson de la Côte du Pacifique est annoncé et vendu à Ottawa. Toronto et Montréal, une distance de trois mille milles des eaux d'où il provient, alors que le saumon, la morue et d'autres espèces de poissons fournis par les pêcheries de la Province s'exportent sa-

lés ou séchés en Europe, aux Antilles et aux Etats-Unis. Il semble donc évident que des pêcheurs entreprenants pourraient s'arranger de manière à profiter des débouchés d'ici pour écouler leurs produits."

Nos pêcheries maritimes subissent donc une crise, comme d'ailleurs tout dans le monde entier à l'heure actuelle.

Le changement dans la situation économique des pêcheries auquel j'ai référé tout à l'heure, n'est pas la seule cause du mal dont souffre cette industrie.

C'est un fait indéniable que le poisson s'est fait rare, surtout dans certains endroits, surtout depuis 1929.

Quelle en est la cause?

Plutôt, quelles en sont les causes?

Il y en a certes plusieurs, mais on les ignore pour la plupart.

Dans certains milieux, on a cru que le marsouin était la cause de tout le mal.

Ce n'est pas exact; la Gaspésie, par exemple, n'a pas subi l'invasion du marsouin et tout de même les pêcheries gaspésiennes ont décréu considérablement surtout en 1929 et 1930.

Il est vrai, cependant, que le marsouin a ruiné totalement la pêche à la morue dans les endroits qu'il a fréquentés en bande, comme, par exemple, sur la Côte Nord, entre les Sept-Iles et Natashquan, distance de 200 milles environ.

Par contre, le saumon, le glétan ne paraissent pas avoir été chassés par la présence du marsouin. Tout de même, pour vous montre la grandeur du dommage causé par le marsouin, je vous dirai que de Sept-Iles à Natashquan, il se prenait en moyenne de 50,000 à 60,000 qts de morue, soit une valeur d'environ \$400,000. Depuis l'arrivée des marsouins, cette pêche est totalement disparue ou à peu près.

Si on était en Chambre, nos amis de la gauche diraient : Qu'est-ce que le Gouvernement a fait? Combien avez-vous tué de marsouins? Combien chaque marsouin a-t-il coûté? etc.

PROBLEME DES MARSOUINS

En France, on a mobilisé, en 1929, la moitié de la marine, avec filets, mitrailleuses, etc., pour les détruire. Québec s'est servi d'aéroplane et a fait faire des expériences; il a aussi donné des carabines et des munitions aux pêcheurs, aux mêmes fins.

Tout cela pour effet moral seulement? Non, mais pour aider les pêcheurs à vivre pendant l'absence du poisson.

Autre cause de la rareté du poisson : les cycles d'années bonnes alternent avec les mauvaises.

Nous pouvons affirmer que Québec a fait plus qu'aucun pays pour aider ses pêcheurs.

Malgré la crise, nos pêcheurs n'ont pas eu à souffrir plus de la crise que les autres groupes de notre population.

Le ministère, bien avisé par notre excellent surintendant des pêcheries maritimes, M. F.-M. Gibault, a aidé les pêcheurs dans toute la mesure du possible. Enumérons quelques-uns des moyens employés à cette fin :

(A suivre)

CONNAISSONS NOTRE PROVINCE

La province de Québec possède un admirable réseau routier qui couvre son territoire entier et réunit entre elles ses régions les plus éloignées.

Il n'y a pas de raison d'aller chercher ailleurs ce que l'on trouve en si grande abondance chez nous.

Désirez-vous visiter les endroits historiques les plus célèbres du pays, les centres industriels et commerciaux les plus importants, les plages les plus populaires? Des routes modernes et parfaitement entretenues vous y conduiront. Tous les goûts, si difficiles soient-ils, peuvent être satisfaits, car les routes tour à tour côtoient la mer, traversant les forêts, escaladant les montagnes, contournent les lacs, longent les rivières et courent à travers les plaines, au milieu de paysages d'un grandiose beauté, dont la diversité même empêche qu'ils ne deviennent monotones.

Pour vous aider à préparer d'agréables excursions à travers la province, le BUREAU PROVINCIAL DU TOURISME vous adressera gratuitement, sur demande, sa carte routière et touristique et il vous donnera avec plaisir les renseignements additionnels dont vous pourrez avoir besoin. Le Ministère de la Voirie et des Mines vient de publier, sous le titre de "SUR LES ROUTES DE QUÉBEC", un guide complet des routes de la province.

"SUR LES ROUTES DE QUÉBEC"

Un Guide Indispensable

Le Ministère de la Voirie et des Mines vient de publier, sous le titre de "SUR LES ROUTES DE QUÉBEC", un guide complet des routes de la province.

Cet indispensable auxiliaire du touriste forme un volume de près de 900 pages. Il contient une description générale de la province, une description détaillée de cinquante-et-une routes. Chaque description formant un chapitre, une carte générale, 76 cartes de sections de routes et 33 cartes d'entrées et de sorties de villes, un chapitre de renseignements généraux sur les règlements de circulation, de douanes, de chasse, de pêche, etc., et est complété par 325 photographies des principaux points de la province.

Tous les automobilistes qui veulent se renseigner sur les endroits qu'ils visitent, ou se documenter sur la province, se doivent de se procurer ce volume.

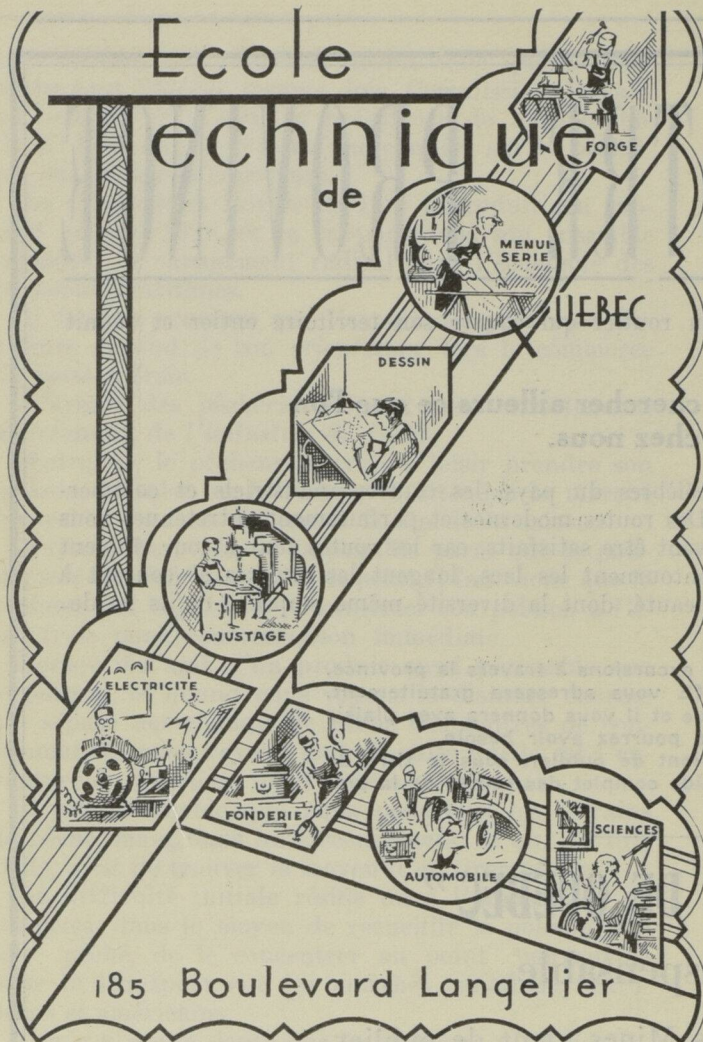
**EDITIONS FRANÇAISE ET ANGLAISE EN VENTE
AU PRIX DE \$2.00, PORT PAYE, AU MINISTÈRE DE
LA VOIRIE, A QUÉBEC, ET AU BUREAU DE LA
VOIRIE, A MONTREAL, 96, RUE ST-JACQUES EST,
AINSI QUE DANS LES PRINCIPALES LIBRAIRIES.**

Ministère de la Voirie et des Mines
HOTEL DU GOUVERNEMENT
QUÉBEC

Hon. J. E. PERREAULT,
Ministre.

Arthur BERGERON,
Secrétaire.

J. L. BOULANGER,
Sous-Ministre.



ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC
BOULEVARD LANGELIER
QUÉBEC

Fondation du Gouvernement Provincial

ENSEIGNEMENT THEORIQUE

Dessin — Mathématiques — Sciences

ENTRAINEMENT MANUEL

Mécanique d'automobile et d'ajustage.
 — Forge. — Fonderie. — Menuiserie.
 — Modèlerie. — Electricité.

DIPLOME OFFICIEL

Des bourses sont accordées aux élèves
 méritants.

Prospectus sur demande.

La Cie F. X. Drolet
Québec

INGENIEURS-MECANICIENS

— et —

FONDEURS

Spécialités:

Ascenseurs Modernes — Bornes-
 Fontaines — Soudure Electrique

206, RUE DU PONT, - Tél.: 2-6030

LA CAISSE D'ECONOMIE

de NOTRE-DAME de QUÉBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne
 à la Caisse d'Economie.

L'on ne saurait trop recommander l'impor-
 tance de l'épargne régulière, qui seule conduit
 à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit
 pour vos économies.

La seule Banque d'Epargne à QUÉBEC

Tél.: ATELIER 2-8715

Une visite est sollicitée

JOSEPH HEBERT

ELECTRICIEN LICENCIÉ

Ferblantier, Plombier, Electricien-Licencié

Poseur d'Appareils à Eau Chaude

45, RUE DU PONT,

— QUEBEC.

Fondée en 1872

O. Chalifour Inc.

Bois et Menuiserie de Qualité

126, rue Prince-Edouard,

— — QUEBEC.

Bureau, Tél.: 2-4576

Résidence, Tél.: 9838

J.-F. TASCHEREAU

IMPRIMEUR-PAPETIER

12, St-Nicolas,

— QUEBEC

(Pied de la Côte du Palais)



**POURQUOI NE PAS DEVENIR
ARTISTE OU ARCHITECTE**

EN SUIVANT LES COURS GRATUITS QUI SE DONNENT

A QUEBEC

A l'Ecole des Beaux-Arts,
37, rue Saint-Joachim.

A MONTREAL

A l'Ecole des Beaux-Arts,
3450, rue Saint-Urbain.

Où l'on enseigne (COURS DU JOUR ET DU SOIR) :

L'Architecture, la peinture, la sculpture,
la gravure, l'art décoratif, le dessin sous
toutes ses formes, de même que les sciences
appliquées à l'architecture.

Pour renseignements, on n'a qu'à s'adresser au
directeur de chacune de ces écoles.

Nécessité de Protéger Les Forêts Contre L'INCENDIE

Au point de vue économique, la forêt joue au pays un rôle important. Pour cette raison, elle doit non seulement être aménagée avec soin, mais être exploitée avec économie et préservée de l'atteinte du feu.

Pour la protéger adéquatement contre l'incendie, de grandes précautions doivent être prises avec ceux-là mêmes qui ont l'occasion de circuler dans ses profondeurs durant les mois d'été.

Ces précautions ne doivent pas être prises uniquement dans les forêts publiques ou de la Couronne, mais encore dans les bois des particuliers. Les bois des particuliers constituent en effet, dans quelques régions de la province, une importante ressource naturelle et contribuent à l'embellissement du paysage.

MINISTÈRE DES TERRES ET FORÊTS

CONSULTEZ LE
PACIFIQUE CANADIEN
~~~~~  
POUR TOUS LES VOYAGES

CANADA

EUROPE

**CROISIÈRES**

ÉTATS-UNIS

ORIENT

**Billets pour toutes les destinations**

Renseignements fournis gratuitement — Itinéraires préparés  
avec soin — Service incomparable — Satisfaction  
absolue — Plaquettes illustrées sur demande.

Bureaux des billets à Québec: — 30, rue St-Jean, Tél. 2-0093  
Château Frontenac, Tél. 2-1840 — Gare du Palais, Tél.  
2-0663 — Détails supplémentaires en s'adressant à :

**CHS-A. LANGEVIN,**

Agent Général Service  
des voyageurs,

**GARE DU PALAIS, QUÉBEC**

Agence Générale de Navigation Océanique. — Toutes les lignes circulant du Canada et des  
États-Unis représentées.

Plusieurs recettes sont publiées dans ce magazine pour desserts, et la manière facile de préparer les mets délicieux en employant les essences "SUPREME".



# ESSENCES SUPREME

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE  
Employez les Essences "SUPREME" DANS LE :  
Sirop, Sucre à la crème, Blanc Manger,  
Gâteaux, Gelées, Crème Glacée.

Les Essences "SUPREME" Enr., Québec.  
Fabriquées par :



Avec l'essence d'érable "SUPREME" vous ferez un sirop de table délicieux, équivalent sinon meilleur au vrai sirop d'érable et à un prix très économique.